

# ERE

n° 14

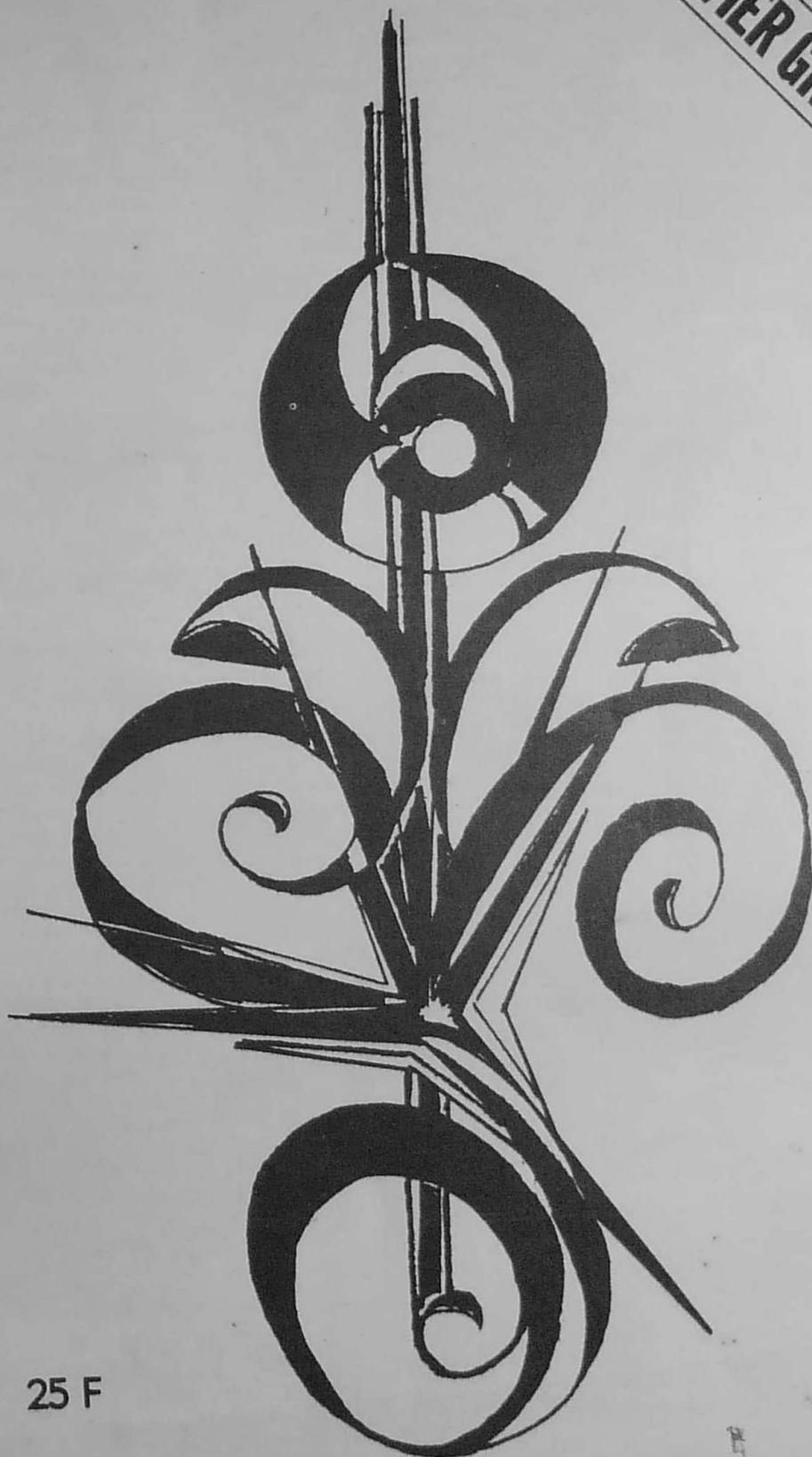
REVUE  
LITTERAIRE  
ET POLITIQUE

deuxieme livraison 1984

Bimestriel

25 F

dans ce numéro  
UN ROMAN INEDIT DE XAVIER GRA



## ERE

Ce mot breton veut dire lien et désigne celui qui nous unit à la Bretagne - eut d'abord comme sous-titre le mot Refus. Il laisse perplexes nos lecteurs et ne fut pas toujours compris. Il voulait dire le refus d'un monde mais pour construire un homme total, un monde nouveau. Nous le maintenons.

Nous sommes pareils à nos débuts. Nous refusons l'Etat artificiel, surajouté aux formes et institutions naturelles, nous voulons écarter de l'homme la tyrannie sociale, nous sommes contre le monde conventionnel.

Détruire? demande Kakounine. «Nul ne peut vouloir détruire sans avoir au moins une imagination lointaine, vraie ou fautive, de l'ordre des choses qui devrait selon lui succéder à celui qui existe présentement; et plus cette imagination est vivante en lui, plus sa force destructrice devient puissante; et plus elle s'approche de la vérité, c'est-à-dire plus elle est conforme au développement nécessaire du monde social actuel, plus les effets de son action destructrice deviennent salutaires et utiles. Car l'action destructrice est toujours détermi-

née, non seulement dans son essence et dans le degré de son intensité, mais encore dans ses modes, dans ses voies et dans les moyens qu'elle emploie, par l'idéal positif qui constitue son inspiration première, son âme. (Œuvre, VI)

Et le Zarathoustra de Nietzsche nous enseigne : «Ce que tu as appelé monde, il faut commencer par le créer - ta raison, ton imagination, ta volonté, ton amour, doivent **devenir** ce monde.»

Nous ajoutons Bakounine à Nietzsche et Jules Lequier à Kierkegaard.

Au monde froid et vide, - Nietzsche : «Est-ce qu'il ne fait pas de plus en plus froid? N'y a-t-il pas de plus en plus de nuit?» - nous préférons le monde blanc des Druides.

Attention! Notre refus n'est pas le grognement sénile des Vieux Français ni le désarroi du jeune homme hanté d'opium, il est la volonté profonde de combler en notre propre cœur le vide.

Et que vive la Bretagne.



## SOMMAIRE

Editorial. - L'Extrême Occident contre l'Occident...  
Alain Le Banner

**POEMES.** - Loïc LE MOY  
Mona KOULM  
Patrick ARDUEN  
Erwan PICARD  
Charles JOSSE  
Alan

**TEXTES**  
Avez-vous bien fermé la bouteille de gaz?  
Xavier Grall

**ANTHOLOGIE**  
DITS ET CONTREDITS :  
CITER OU NE PAS CITER par Alain GUEL  
LIRE DELIRE DES LIVRES DELIVRE  
CHOSSES VUES - CHOSSES ENTENDUES  
NOTES DU FUTUR SOUVENIR

Copie ZI Paléniac

Directeur de la publication :  
Jil Kerhousse

Rédacteur en chef :  
Alain GUEL

Comité de rédaction :  
Patrick Arduen, Bertrand Borne, Roger Bodard, Patrick  
Le Begec, Thierry Gwigourel, Christian Querré,  
Yannig Geffray.

ERE, 14, bis La Froideville, 22 140 TREVENEC

Abonnement annuel (six numéros) : 120 francs.  
CCP Jouanard Y. 690 13 L Rennes ou par chèque  
bancaire.

## EDITORIAL

Alain LE BANNER

## L'extrême-occident contre l'occident

L'extrême Occident contre l'Occident ... Nous plaçons non-couppables de ses crimes.

Nous sommes, Bretons, dans une position singulière. Nous sommes de l'Occident et nous luttons ici contre lui. Nous avons participé à ses crimes et nous avons partagé ses préjugés. Nous fûmes parfois ses meilleurs élèves, jusqu'à la destruction de notre âme. Nous l'avons suivi dans ce qu'il avait de pire, son impérialisme. Nous avons été ses meilleurs serviteurs, parfois pires que leurs maîtres. Les domestiques et les soldats de toutes les guerres occidentales. Les maîtres d'école et les missionnaires qui ne se distinguaient pas toujours. Mais était-ce bien nous? Nous ne parlons pas notre langue aux peuples que nous avions soumis. Les Bretons ne revendiquaient-ils pas le nom de Français? C'est à ce titre qu'ils ont combattu, souvent avec héroïsme, sous un autre drapeau, et qu'ils ont opprimé, au nom de la France, ce n'était pas nous, ce n'était pas eux, mais des étrangers à eux-mêmes.

Des hommes aliénés sont-ils responsables des crimes auxquels ils furent contraints? Et même de leur obéissance aveugle, parfois de leur zèle dit «patriotique». Leurs médailles ne sont pas usurpées mais ne témoignent pas contre eux.

Nous avons aussi participé, depuis les origines de l'Europe, à la grandeur de l'Occident. Aujourd'hui, nous le défendons contre lui-même.

Quel peuple actuellement ne se définit par rapport à la civilisation occidentale, ne rêve de l'américain way of life qui est produit occidental, ni tout à fait d'Europe ni tout à fait des Etats-Unis d'Amérique mais d'une Europe transposée outre Atlantique et d'une Amérique qui lui rend son bien transformé par son génie singulier.

N'avons-nous pas nous-même montré l'exemple, imitant nos voisins, prenant ses vêtements et sa langue, abandonnant notre culture et notre civilisation? Ah! nous connaissons bien ce problème et nous nous retenons pour ne pas sourire quand la France à son tour se plaint d'une aliénation dont elle est complice et de parler français ou d'être envahie par des étrangers. Ne nous a-t-elle pas contraints à de pires souffrances?

Mais l'impérialiste, le maître, le modèle, l'Occident se trouve menacé, et nous ne pouvons nous réjouir. Allons-nous une nouvelle fois voler à son secours? Après tant de guerres pour le servir et le servir contre nous? Jusqu'à quel degré de déraison serons-nous solidaires? Nous ne voulons ici que défendre ce qu'il a de meilleur, la démocratie, la liberté des hommes, l'égalité des sexes, la tolérance religieuse, l'individu contre la raison d'Etat, le principe existentiel de la différence. Nous rejetons désormais ses crimes qui naissent de la perversion des valeurs. Le bien trop souvent devient le pire. Soyez plus précis, me dit-on. Eh! bien, cette intervention au Liban, cette main dans la plâtrée. Le Tchad. Un néo-colonialisme parfois insidieux, parfois cynique. Le «Tutelle» américaine sur tant, sur trop de peuples... Cette volonté de puissance qui n'avait pas besoin de Nietzsche pour caractériser l'Occident... Etes-vous certain de défendre l'Occident quand vous approuvez l'intervention française au Liban, celle des Etats-Unis au Nicaragua?

Les fautes étaient-elles nécessaires, comme la dette éternelle du bien à des dieux aveugles? En regard, un bien-être matériel presque inconcevable au début de ce siècle et qui permit au petit bourgeois de vivre mieux que le plus puissant monarque de jadis et donne à quelques ouvriers dans leurs «cabanes à lapins» plus de confort qu'au Roi Soleil dans son palais de Versailles. Une longévité accrue. Une mortalité infantile réduite. Des moyens de communication rapide qui font sourire de la «sturgotine». Tout le génie de l'Occident, cette lutte rusée, patente, intelligente. Pour découvrir les secrets de la nature et de la vie, pour prolonger toutes les forces humaines jusqu'à enfreindre les lois de la pesanteur et parfois celles de la mort, comme ne pas se louer des bienfaits d'une civilisation qui est aussi la notre puisqu'elle est en partie notre œuvre? Nous avons avec les Grecs trouvés les lois élémentaires de la matière.

Nous les avons fait servir aux besoins, aux désirs, aux rêves des hommes. Nous avons fait mieux, nous les avons parfois détournés de leur cours en même temps que nous perçions des isthmes et des montagnes. Les rêves les plus insensés de nos ancêtres, nous les avons accomplis jusqu'à ravir leur âme aux poètes et aux lunatiques. Nous, Extrême-Occidentaux, nous avons avec Tristan et Ysaïe créé le mythe moderne de l'Amour fou, de l'amour passion, de l'amour incoercible. Nous avons mis au-dessus des œuvres humaines la quête insurpassable du Grail. Et le monde désormais suit l'Occident quand il ne cherche pas, comme l'Extrême-Orient, à le précéder, au risque de perdre parfois le meilleur de l'homme. Effaçant allègrement, à une rapidité vertigineuse, les traditions et les mythes, les souvenirs et les dieux, qu'avons-nous gagné? Et qu'ont-ils gagné?

Quelle vertu réside-t-elle en nous, Occident, pour que le monde soit conquis le plus souvent autant par son consentement que par la contrainte? Le génie de l'Occident, en découvrant les principes de l'action, en codifiant la raison, en cherchant toujours le nouveau, par une activité intense jusqu'à devenir si souvent guerrière, n'avons-nous pas engendré le destin de l'humanité toute entière? Est-ce que nous ne nous sommes pas identifiés au genre humain? Etait-ce pour le sauver ou le perdre? L'homme occidental n'est-il pas l'Homme tout court qui ne trouve plus devant lui que le misérable archaïsme ou un Inconnu plus terrifiant que ses songes?

Et nous sommes, Bretons, cet homme occidental, nous avons participé à ses conquêtes autant qu'à ses crimes... Et cette presqu'île d'un presqu'île, pour reprendre le mot de Paul Valéry, ne serait-elle pas la quintessence de l'Occident?

Mais si le monde n'avait pas changé?

Comme je sortais de la machine attrape-badauds qu'est le centre Beaubourg, l'apertois des cartonniers assis sur leurs chaises de jardin, derrière leurs tables légères de camelots. Leurs doigts minces et bruns ne chôment pas, comme da Dame de Pique, qui est le mort, et le Valet de carreau porteur de message, aujourd'hui lettres recommandées. Des hommes et des

femmes de tout âge, de toute race et de toute condition interrogent le Destin avec la même confiance amusée, douloureuse ou sceptique que les hommes de toujours devant les auspices. Des «artistes» du fusain rivalisent avec les cartomancianes pour dessiner des visages d'enfants soudain immobiles, de jeunes filles que leurs amoureux contemplant, leur regard allant de la feuille blanche à la bouche rouge. Nous sommes au cœur de l'Occident devant cette machinerie qui paraît soudain produire le passé quand on attendait l'avenir.

Ainsi dans ce monde écrasé par la technique demeure le vieil homme. Il interroge le Destin et croit aux présages et aux signes. Est-il donc si différent de l'Égyptien et du Grec qui sacrifiaient une chèvre ou l'iphiégénie ? Du Romain qui interroge le vol des corbeaux et la pythie dans sa caverne ? Voici que le Vaudou se répand à Paris. Après tant de sectes. Pourquoi disais-je le vieil homme ? Il est l'homme de toujours et de tous les lieux. Il n'a pas changé depuis les millénaires. Il peut rouler sur sa Honda préférée comme hier il était cavalier. Les mêmes instincts, la même soif d'apprendre, la même agressivité, les mêmes ignorances, et la vieille terreur devant l'inévitable et la Mort. La même curiosité devant l'étranger qui parfois devient haine. La même jalousie pour l'être aimé. Alors, à quoi bon la science ? Ni les hommes ni les peuples n'ont changé depuis quelques millénaires, et nous ne sommes même pas certains que l'homme de la préhistoire n'ait déjà eu en lui tous nos rêves et nos interrogations.

Nous sommes l'homme de Néanderthal et celui de Cro Magnon mais avec des pouvoirs, une puissance qui n'était qu'aux dieux. Comme ils nous paraissent pauvres, ces dieux antiques, dans leurs ruses envers les humains et leurs querelles de famille pour un verre d'eau même s'il contenait la mer ! L'homme d'aujourd'hui se fie aux dés est-il différent du centurion qui joue la tunique du Christ ? L'enfant devant son jeu qui joue la tunique du Christ ? L'enfant devant son jeu électronique demeure un enfant. N'avons pas d'illusion, il n'est pas plus intelligent que l'écolier d'autrefois dans son sacre au noir, il est souvent moins instruit. Nous écoutons la musique de Mozart venue d'un autre continent et des voix d'hommes qui se sont tués tandis que leur visage vivants de morts apparaissent à notre gré, avec leur sourire de jadis sur l'écran familial. Cet air que l'Antiquité croyait vide, comme il est rempli d'images et de sons qu'il nous suffisait de capter, mais qui sommes-nous ?

Toujours les amants se pressent l'un contre l'autre, nous guettons le cri primordial, l'enfant suce son pouce, le fils se dresse contre le père, le menuisier prolonge l'homme faber et l'instituteur l'homme sapiens. Ce qui demeure essentiel est cet invisible immuable qui nous saute aux yeux, l'être humain. Nous ne sommes sensibles, jusqu'à l'aveuglement, qu'aux conditions nouvelles dans lesquelles il exprime les gestes d'autrefois, de toujours. Nous regardons tant de manettes, de boutons, de machines, mais l'œil et le cerveau ni le cœur. Des peuples s'entre-tuent comme hier. Des frères se haïssent et des frères s'étreignent. Des prêtres appellent à des guerres saintes. Des hommes prennent à des mourants des organes qui servaient jadis aux huruspices, - reins, foie et cœur, - et les donnent à d'autres hommes qui allaient mourir. Ils accomplissent leurs geste de sorcier sous un masque blanc. Quel contemporain de platon et d'Archimède, quel grand prêtre de thèbes, quel druide et quel chasseur en pourpoint de cuir auraient pu croire que cela fut possible à l'homme ? Autant de conquêtes occidentales. Mais la science, qu'elle en ait

ou non conscience, n'est toujours dans ses buts, dans ses moyens, dans ses organes, dans ses institutions, dans ses laboratoires et ses livres, qu'œuvre humaine, c'est à dire au service de l'homme même lorsqu'elle se trouve contre lui.

L'argile et le granit, le sable, la craie, le shiste ; les moussons, les cyclones, les tempêtes et les glaces du Nord ; l'équateur et le pôle magnétique et l'antique Astarté, tout demeure même quand l'homme s'en éloigne. Il y revient. Il a hâte de revenir comme le vieil homme aux lieux de son enfance. Ah ! le cosmonaute sait qu'il est d'ici, de cette terre, sa patrie. Il veut retrouver sa famille, et sa maison couverte de lierre entre les bouleaux. Ne soyons pas dupes des pouvoirs de la science qui semblent sans mesure. Les interrogations demeurent : l'âme est-elle immortelle et Dieu existe-t-il ? Ou est-ce que le Mal ? L'homme est toujours le fils de son père et l'homme d'hier se poursuit en nous, ou plutôt nous sommes autant que l'homme de demain celui d'hier. La même permanence dans le Temps répond à celle de la terre. Nous sommes les contemporains dans nos pulsions essentielles de l'homme de la préhistoire, sous les moyens pour atteindre de même buts sont démesurés.

Qu'on cesse donc de nous abuser ! Notre combat pour la Bretagne n'est pas démodé, il est hors de la mode. Il répond à un réalisme immédiat. Il ne recourt que plus tard à la métaphysique. Il ne naît pas d'une idéologie à priori mais découvre celle-ci tandis qu'il la forge. Il s'inscrit dans la diversité nécessaire, immuable du monde autant que dans l'unité nécessaire. Et qui nous condamne ? Le nationaliste le plus étroit camouflé dans l'internationalisme de façade. Nous avez-vous assez répété que le monde humain allait vers l'unité du monde n'est ni derrière nous ni dans le futur. De même que dans les espèces végétales et animales, l'extension croissante du nombre fait naître les variétés et parfois les espèces. Nous apprenons presque chaque matin l'existence de peuples dont nous ne savions même pas le nom, - les Karens de Birmanie ou les Misikitos, Samos et Ramas du Nicaragua, - qui réclament d'être reconnus dans leurs droits de peuples. Pourquoi pas nous ?

Nous avons appris que cette diversité, ces rivalités parfois, sont la source de progrès des techniques et de la science, des cultures et des civilisations. Elles obligent les hommes et les peuples à se dépasser pour le meilleur et le pire.

On prétendait hier nous condamner au nom du progrès et d'une évolution irréversible vers l'unité. Et s'il n'y avait dans le cœur de l'homme ni évolution ni progrès ? Le jeune homme et l'adolescente continuent leur promenade, main dans la main, vers ce qui reste des bois, même s'ils le font publiquement. Ils cherchent où se cacher. Et c'est cette étroite qui compte, cet appel immuable, plus que la facilité accordée aux amants d'aujourd'hui et l'impudeur apparence. Les besoins profonds de l'espèce et ceux de l'individu sont toujours les mêmes. Et la vie humaine, qui fut parfois traduite en slogans : «Métro, boulo, dodow aspire toujours aux mêmes bonheurs. L'apparence seule est bouleversée et l'homme d'un certain âge a parfois l'impression de vivre dans un autre univers. Il se trompe. C'est toujours, dans un monde différent, le même substrat humain. Les progrès de la technique et de la science ne doivent pas nous faire illusion. Ils sont toujours au service de l'homme et de ses pulsions les plus profondes. L'ordinateur est œuvre humaine et prouve le génie de l'homme. Il demeure à son service. Le mythe de l'apprenti-sorcier et de l'œuvre qui nous échappe et se retourne contre son créateur peut subsister avec tous les mythes, il prouve encore cette permanence de la

terreur et du génie et cette inquiétude primordiale devant l'Autre, sortirait-il de nos mains, comme de rivaliser avec Dieu. Il peut devenir l'un des thèmes préférés de la science-fiction, nous savons au fond de nous que la machine est fragile et que le robot le plus sophistiqué est mortel, et qu'un grain de sable comme dans l'urètre de Montaigne peut inverser son génie. Science et technique ont pour but de prolonger jusqu'à l'infini le pouvoir de nos sens. Nous désirons échapper à la pesanteur, nous volons, ce n'était pas assez. La Montgolfière est soumise aux vents ; il faut entretenir le feu de paille. Nous irons plus loin. Nous échapperons un jour à la galaxie. Nous n'en serons pas moins hommes. L'enfant qui vient de naître se presse contre le sein maternel et l'homme meurt aujourd'hui, demain, comme hier. Les bouleversements de la technique, ses machines «supernaturelles», ses pouvoirs quasi occultes nous font oublier ce qui demeure, la base éternelle, le genre humain dans la diversité des peuples. Non, nous ne sommes pas devenus des Dieux, nous demeurons aussi fragiles que nos ancêtres, et nous ne cherchons pas seulement des formules chimiques et des astres nouveaux mais notre avenir singulier. Voici même qu'apparaissent les vieilles épidémies, l'accident, la guerre n'a pas disparu. Alors, ingénieurs des âmes, - comme un Staline appelait pompeusement les écrivains et les poètes, - cessez de vous croire supérieur et de vous mépriser, nous, les hommes simples et les peuples soumis. Vous aussi vous avez faim et soif des mêmes substances et des mêmes nourritures. Il vous arrive de connaître la solitude. Vous n'êtes pas certain dans son apparence à est devenu plus complexe dans son apparence à laquelle nous sommes sensibles mais il est le même. Nous confondons la longévité humaine, qui n'a pas changé dans ses limites extrêmes, et la moyenne de vie des hommes d'Occident. Il est évident que celle-ci a beaucoup augmenté depuis deux cents ans mais le nombre de jours octroyés à l'homme favorisé des Dieux demeure immuable. Saint Rémy qui baptisa Clovis meurt à 96 ans, Fontenelle et Le Titien à 103 ans. Quelle femme ne voudrait garder sa beauté aussi longtemps que Diane de Poitiers ou Ninon de Lenclos ? On meurt moins jeune et non pas plus vieux.

Je reviens au Centre Beaubourg. Cette fausse avant-garde est déjà périmée. Plutôt elle est l'achèvement d'une époque, le nouvel âge du Fer, de l'architectonique du fer, dont elle est la dernière expression, sans le génie de Bal tard et d'Eiffel, celle de la décadence. Comment les Français ne l'ont-ils pas compris, qu'ils aient défendu ou blâmé cette image incongrue, démodée d'usine, bientôt obsolète. Il n'est pas étonnant que des cartomancianes nous guettent à la sortie avec des adeptes du Vaudou.

A l'intérieur des enfants jouent des mobiles (immobiles) de Calder. Nous sommes peu nombreux, trois ou quatre personnes, à regarder ces sculptures dites abstraites comme si des matériaux pouvaient être même dans leur ordonnance, et encore je ne suis pas certain que quelques-uns d'entre nous n'observent davantage les jeux des enfants. O déraison ! Le nec plus ultra, le moderne, servent à ce désir enfantin de monter pour sauter, de grimper plus haut, paraître avoir peur tandis qu'on a peur. Ils ne savent pas que ce sont là sculptures, faites pour le plaisir des yeux assez avertis pour lire autre chose que le naturel et que l'art est le jeu grave des hommes, ils se croient dans la cour de l'école où se trouvait hier le cheval d'arçon. Ainsi ce monde me paraît tissé de malentendus et de tant d'équivoques. Nous savons trop, hélas ! que la

plupart de nos querelles reposent sur les malentendus. Et les effets seront proportionnels aux causes. Qui dira aux hommes d'aujourd'hui que l'Occident et l'Orient ont le même désir de la paix et la même angoisse devant la fin de l'espèce humaine ? Je crois à la volonté de paix des peuples soviétiques et de leurs dirigeants comme à celle de l'autre camp. Mais nous avons peur de l'erreur et du malentendu. Et nous savons bien que l'Occident est menacé par son propre génie car le monde soviétique, quand il représente cette menace, participe lui aussi des nouveaux savoirs et de la même puissance, qu'il appartient à «notre» Occident. Non, nous ne pouvons identifier les «inventeurs» des SS 20 aux Tatars et les Cosaques à venir ne sont pas ceux qu'attendait Léon Bloy. Ils sont aussi instruits que nous et tout aussi ignorants. Aussi fragiles et forts devant la Commune menace et notre peur est le reflet de leur peur.

Les peuples subsistent. Arméniens et Bretons, Juifs, Palestinien, Inuits, Misikitos... Ils obéissent à des lois millénaires, celles de la nature, de la terre, des climats, de l'espèce, qui entraînent avec la nourriture et la recherche d'un abri un travail différent, des formes d'organisation, - production, consommation, - selon le schéma marxiste toujours valable s'il est plus que jamais limité. Car le besoin de se vêtir, de lutter contre la pluie, le soleil et le froid, n'exigent pas la mode, la diversité des vêtements, des parures, des broderies qui répondent à d'autres exigences et c'est en plus qui est notre richesse et le génie de l'Occident. Voici ce que nous voulons, Bretons, sauvegarder, d'abord en étant nous-mêmes, une culture et une civilisation. C'est peut-être aujourd'hui notre seul devoir.

Plus je vieillis plus me paraît grande la ressemblance entre les peuples et plus grande leur diversité. Il en est des hommes comme des peuples. Les genres humains ne paraissent plus un et divers. Le monde éclate de toutes parts et demeure uni. Les glaces dérivent et craquent en un perpétuel dégel. Cette diversité n'est pas liée au nombre. Elle est inhérente au genre humain. Elle n'accompagne pas seulement la croissance en nombre des biens et des hommes, elle est la Vie. De même que la science nous révèle un microcosme et un univers toujours plus complexes et l'unité du monde dans sa diversité. - l'Un et l'Autre ne s'opposent pas mais se conjuguent ensemble par le mystère qu'est la Vie. L'unique est toujours autre, comme l'autre est unique mais semblable.

Que voulons-nous ?  
Une Bretagne plurielle dans un monde uni.  
Dans un monde pluriel, une Bretagne unie.

Alain LE BANNER



Loïc LE MOY

## Chant d'amour pour Antonietta

M.A.S.

«Donne-moi ta main, donne-moi ta voix  
Mon amour bercé dans le vase-clos  
De la nuit...»

Je t'ai reconnu mon amour chevauchant des volcans  
Dormant quelque soir dans les bras bleus des taillis  
Je t'ai vu mon amour te nourrir de clairs de lune  
Vénéralant mon amour de ces ciels engourdis de lait

Je t'ai attendu mon amour marchant d'un pas conquérant  
Dans un imaginaire couvert de lugubres toundras  
J'ai rêvé ta course effrénée dans les mondes intermédiaires  
Ces grands bois gelés ces jardins dévastés ces océans pétrifiés

Je t'ai ainsi conçu frêle ballerine de Lusitanie  
Dansant l'almée d'un point à l'autre de l'univers  
Dans une configuration désordonnée de nébuleuses blanches  
Sous la voûte azurée d'une cinquième saison révolue

Je t'ai aimé jeune fille aux pupilles d'ammoniaque  
Pavot rouge impénétrable ou rose noire empoisonnée  
Ton long samit de méduses froides vitrifiées  
Trainant des bouquets de bétoine et d'achatine

Et le temps tissait l'alizée dans tes manches  
Torrentiel à coudre au val neigeux de tes reins  
L'orroi diapré d'écume et de splendeurs oscillatoires  
Exorcismes femelles d'une marée gonflée de son ire

Je t'ai serré contre moi au voisinage des lagunes  
- Les serments que nous fîmes ne seront jamais rompus -  
Tout au long de ces brisants qui nous écorchent l'âme  
Mais où l'ivresse perdure ostensible et dansante

Je t'ai entendu mon amour respirant très bas  
Dans un de ces lieux bâtis à la mesure de tes rêves  
Modulant des chants d'amour et d'allégresse  
Et que ressassaient inexorablement le flux et le reflux

Je t'ai paré jeune fille de syllabes somptueuses  
J'ai égrené de jour en jour les inflexions de ta voix  
De soupir en fado de sentence en sanglot  
Jusqu'à tes rires étouffés dans la gorge

Tu as des désirs d'orage, des hoquets de caverne  
Portant le monde en terre cherchant un nouveau soleil  
Si loin pourtant de tous les décombres éprouvés du cœur  
Par des ornieres mentales devenues propices

Et tu boiras encore dans le rhyton des jours futurs  
Le vin des charmes fous l'ambrosie plurielle  
Toutes les aurores te seront offertes mon amour  
Toutes les serras du monde te tourneront la tête.

Tu hantes là-bas les longs corridors de la douleur  
Ouvre toutes grandes leurs portes d'épine blanche  
Pour que viennent y éclore des légendes assoupies  
Au ventre des brunes des brandes et des chardons

Je t'ai vu dans les aurores bleues pâles sous le voi roux des fauvelles  
Chevauchant une haquenée à la crinière brillante  
Bien ferrée de laiton blanc et à la bride d'argent  
Le silence te menait dans l'automne des sentes

A l'âtre du passé je t'ai vu raviver la flamme du désir natal  
A la liesse des renards et des biches je t'ai vu taire les hourvaris de chasse  
Le privilège de la mémoire nous assemble en tes lieux de sacrement  
Où hurlement à longues joies ressassées tant et tant de néfliers

Eclaire-moi mon bien-aimé qui pour croyance a choisi  
L'amour incorruptible de la Terre et du Sang  
Que la bienveillance des ancêtres repose sur toi et tous les tiens  
Que les Dieux te soient favorables en cette vile partie du monde.

III

Des ensorcellements me souviens encor  
Tonquédéc Brocéliande ou Menez Bre  
A mi-chemin des fontaines et des ruines  
Le bruissement du vent dans les aulnes

Mais les manoirs nous sortent ici occultés  
Des buissons de ronce aux portes ont poussé  
Nul prodige à la cour absconce du printemps  
Nulle verte odeur embaumant nos hêtres

Juste à demi-voix l'ultime plainte des ornieres  
Ecorchées vives par des brunes bleutées  
La gageure des landes tissées d'incandescence  
Le long martèlement du gel sous les bois livides

Ces lieux en dormance sont notre Armorique charnelle  
Visitons-en les drayes korriganes les basaltes marins  
Sitôt que moroit nous aura porté jusqu'à l'huie insensée  
Des spectres veneurs de la Grande Chasse Artus.

Loïc LE MOY

## COURTISE DE KENDIERN

LOIC LE MOY

Kendiern éclat-de-soleil au front de lune nouvelle  
Jeune loup du Pays-Sous-Bois et prince régnant du Trégor  
Mon bel amant de la lignée blanche des kymris  
Machtiern de vieille Domnonée et d'Armorique ancienne

Ab-Urwall mon époux à l'œil d'émeraude vive  
Issu d'un sang souverain et ô combien généreux  
Porte-moi ainsi jusqu'au secret de ton âme  
Sous les ombrages de tes vieux chênes tutélaires

Moi qui entre en forge infuse de tous tes songes possibles  
Je sais quelles sont des combes forestières  
Les plus habitées de joutes épiques et de sortilèges  
Ou des ébats d'elfes rieurs sous une éclaircioie de la lune

Kerridwall enfant blond des fûtaies séculaires  
A la danse double du vent dans les églantiers en fleur  
Cantiène charmé de ta ferveur iréelle  
Montre-moi une fois encor le cromlec'h de douze de tes larmes échues

Dis-moi l'Ars Regia fabuleux et polaire  
En ton pas d'audacieuse féerie  
Par le sentier de l'abîme et du franchissement  
Sacerdoce stellaire des Amants les plus nobles

Mon frère au teint de lys épanoui empli de rosée muptiale  
Aux joues de rose éclatantes aux paupières de lait  
Mâle monarque au diadème émaillé boréal  
Aux pousseuses amoureusement guerrières

Tu es fils d'annuit à l'enthousiasme solaire  
D'une chevaleresque ardeur - cette héritage -  
A la vigueur du daim et la fidélité des arbres  
A la toute grande beauté des sources druidesses

Kendiern Seigneur de Haute et Basse-Bretagne  
Je t'alloue la force pure et l'ivresse païenne  
La chouanne demeurence la bardique démesure  
Des héros de notre sol des gens de notre sang

«fer en fusion» qu'une saie bleue revêt dans les soirs amers  
Torque d'or autour du cou et bracelets du plus pur argent  
L'hévoud tracé en gelée blanche sur le front  
Tu contiens tous les rites dans le sanctuaire des saules

Kendiern à la hardiesse des feux de Tantad  
Allumés à la nuit de Beltaine sur les collines roides  
En notre Celtie radieuse imaginaire  
Notre douce souvenance des jadis enchantés.

II

Mille miroirs c'est ton chastel de Joyeuse Garde  
Voguant sur les nuées aux accords de neuf rotes magiques  
Les chambres les plus hautes édifiées naguère aux afflux de la sève  
T'aveigne à jamais d'une solitude exquise

6

## Méconnaissance

Mona Koulm

J'étais - J'étais la terre et j'étais l'arbre -  
J'étais le ciel - j'étais la trombe - et j'étais le fleuve -  
J'étais le chêne magnifique qui s'emmitoufle  
De sanguine avec le printemps - le sorgho et le muscat -  
Le peuplier qui se défait - comme une épousee -  
De son or au soir de ses noces -  
Le tremblement d'opale qui s'empare des bouleaux -  
De ce rêve fait eau - de ce rêve laminé -  
Jusqu'au cœur - jusqu'à la faille de la transparence -  
La colline couverte d'herbes odorantes et de noisetiers  
Qui se courbe devant le vent - clarines -  
La lumière posée comme une barre d'étain  
Sauvage et lisse dans une mer de pluie -  
La fraîcheur cuivrée - vaporeuse - des chemins, des talus,  
Des bosquets - des mares - qui s'ouvrent devant le soleil -  
Et comme un coup de gong longuement affûté  
Par le silence - dans son silence -  
La tendresse affolante de cette accolade -  
J'étais le matin d'étamines - de pollen - et de paroles -  
Le matin à nul autre pareil - guiloché d'argent -  
J'étais la mousse - le fucus - la verte audace du gland -  
La source qui se fait ortèvre - qui se fait forêt -  
Qui explore - qui s'impatiente - qui s'empanache de rire -  
Le pigeon tout de sombre contre-jour dans le grisaille -  
Juché là-haut - comme un aigle à l'écoute du monde -  
Le moineau qui jacte avec sa voix de bille en verre filé -  
J'étais - Comme d'une étonnante transpiration -  
Sueur - de sa sueur - concrétion - exposée -  
Le déferlement neigeux de tous ces vieux troncs bancals -  
Nouveaux - tordus - terribles - empoignés par le cri de la sève -  
J'étais l'éblouissement - J'étais la vie - J'étais la vallée -  
J'étais tout ce qui bruit - qui frémit - qui marche -  
Qui bondit - qui s'envole - qui dévide l'appel sans cesse renouvelé  
Du recommencement - de l'aube dans sa robe de liquidité diaphane -  
J'étais le chagrin et j'étais la souffrance -  
J'étais couleur de nuit comme je pouvais être couleur de jour -  
J'étais - J'étais - Tempêtes - aquilons - venteuses impétuosités du sùroit -  
Le bonheur d'être - la fulgurance du moment -  
De l'enfant avec son jardin de questions et de clins d'œil -  
Des avalanches - de la foudre qui tombe -  
Du torrent qui chevauche à cru l'étalon de la chute -  
Du sang qui monte au visage - des orages -  
Le jaillissement noir et violâtre du taillis dans le crépuscule -  
Du taillis - primevères - plein à craquer de tout en hiver de roulades -  
J'étais - j'étais la montagne et j'étais la sapinière -  
J'étais - J'étais le coup de tonnerre et j'étais la marmotte -  
J'étais tout ce qui colle - qui poisse - qui résiste -  
Qui embaume la citronnelle et la résine -  
Qui bouge - qui vit - qui meurt - qui se pétrifie -  
Qui s'amalgame - J'étais - Mais je ne suis plus  
Que ce que je peux respirer encore à travers les bandelettes  
De mon drap mortuaire de mercure - de chlore et de pesticides... -  
Condamnés - Vous avez été assez fous pour vous condamner  
En me tuant à petit feu - Mais - qui - d'entre vous tous -  
Me rendra - en me rendant à moi-même -  
La couronne unique de ses yeux dans un atoll de cristal - ?  
J'étais - J'étais la terre promise et j'étais l'amour -

7

Mais j'ai du - sans pouvoir lever la main -  
 Sans pouvoir baisser les yeux - regarder comment on meurt au milieu du feu -  
 J'avais un mari - un époux - mais celui que j'aimais a disparu lui aussi brûlé vif  
 Parce qu'il ne pouvait pas marier sa bouche avec les mots écrasants du silence -  
 Pourquoi nous tuent-ils donc ainsi tous les uns après les autres, -  
 Ceux qui nous abattent en riant ?»  
 «Et moi la fille -  
 la fille trois fois crucifiée -  
 La fille trois fois révoltée -  
 Moi qui ai entendu mon père  
 Mourir dans mes entrailles -  
 Moi qui ai entendu ma mère  
 Mourir dans mon cœur -  
 Moi qui ai entendu mon petit frère  
 Mourir dans ma tête -  
 Moi qui ai entendu tous les miens -  
 Tous ceux qui étaient de ma race -  
 Comme ceux qui n'en étaient pas -  
 Mourir - Mourir - dans ma tombe ouverte -  
 Moi la fille - et nous tous que voilà,  
 Tous ces petiots - tous ces orphelins , -  
 Qu'un deuil plus atroce que l'autre  
 A vidés comme des œufs pourris du nid, -  
 Que venons-nous donc faire par ici ?  
 Si nous étions nés pour avoir une enfance -  
 De cette enfance nous avons été chassés -  
 Si nous étions nés pour avoir une jeunesse -  
 De cette jeunesse nous avons été dépouillés -  
 Si nous étions nés pour devenir des hommes libres -  
 De la liberté de vivre - de chanter - de respirer  
 Et de faire de chaque rencontre - un carrefour - une rivière -,  
 Nous ne connaissons que le bruit atroce  
 De la nuit noire coiffée de terreur - de la misère - de la souffrance -  
 Nous ne connaissons que la violence -,  
 De la mort ancienne - de la mort juste -  
 De la mort dont nous n'avions pas peur,  
 Nous ne savons plus rien -  
 Parce que celle-ci - comme un monstre hideux -  
 Nous habite maintenant des pieds à la tête -  
 Nous habite des ses mille bouches dévorantes -  
 De ses mille crocs pleins de venin -  
 De la mal heure, le chien jaune  
 Nous pourchassera-t-il jusqu'au dernier ?  
 N'étions-nous, pourtant, pas nés, parce que fils de ses fils -  
 Héritiers - nous appartenions, nous aussi à la grande force existentielle, à la beauté, à  
 l'amour !  
 Serions-nous maudits pour qu'on nous abatte - vermine -  
 Ils ont dit «Que cela soit» - et cela fut -  
 Et la vit fut vendue à l'encan  
 De l'absurde ,de l'absence et de l'horreur -  
 Ils ont dit «Que cela soit» - Et cela fut -  
 Et comme nous n'avions plus ni avocat - ni architecte -  
 Pour défendre notre cause - pour rebâtir notre maison  
 C'est avec notre corps - c'est avec notre sève -  
 Que nous avons crié - crié à n'en plus pouvoir -

## au nom du père

MONA KOULM

Quand on ne peut plus poser le pied nulle part  
 - Sans remettre en mouvement un nid de vipères -  
 Quand la source devient un trou d'ombre empoisonné  
 Et le jardin tranquille des étangs - une nasse bourdonnante -  
 De sangsues - de mouches et de serpents d'eau -  
 Quand le vent de la colère brûle  
 Avant même qu'il n'ait pu porter des épis, - le blé en herbe -  
 Quand la plongée étincelante du jour se referme implacablement -  
 Sur toi - sur vous - pour vous rendre au levain de la terre première -  
 Quand des mioches, des galopins dort les jambes ne parviennent pas encore  
 A suivre leurs aînés - doivent prendre la place des hommes -  
 Et la fillette - celle de la mère retranchée derrière son mutisme -  
 Quand - pareille à la perdrix - la femme doit traîner pour mourir -  
 Loin de sa portée - le volcan déchaîné de son angoisse -  
 Quand la vie - ce doux papillon doré ne danse plus  
 Qu'à la pointe des mitrailleuses et des sabres dégainés -  
 Quand les hommes ne valent même plus le prix du sang -  
 De leur souffle - de leurs bras - Quand les hommes ne valent même plus cela !  
 Exemption ! - Tous exemptés - oui tous - à condition bien entendu -  
 Qu'ils livrent de surcroît dans cette sournoise tauromachie  
 Peau de leur peau - le vitriol ruisselant de cette ultime souffrance - ..  
 Parlera ? Ne parlera pas ? Vivra ? Mourra ? Les dés sont jetés - la partie pipée -  
 «Qu'attends-tu pour parler ! Pour délier de toi-même  
 Le frein de ta langue / Mais qu'attends-tu donc pour t'y mettre...  
 De te retrouver scalpé, dépoitraillé, sans pieds, écartelé ?  
 Tu parleras - Damnation - Tu finiras bien par parler  
 Comme si je ne savais pas comment m'y prendre pour te faire cracher  
 Ce que tu sais - Ce que tu dois savoir - Caramba !  
 Même - tu entends - même si je dois te jeter vivant avec ce qui te restera d'os  
 Dans la fourmilière grouillante des charniers de la négation -  
 Même si...»  
 Mais la mère ne parlera pas -  
 Mais la mère ne dira pas qu'elle a des fils  
 Parce que ses fils seront condamnés -  
 Mais la mère ne donnera pas le nom de son village -  
 Parce que son village sera rasé -  
 Mais la mère mourra nue - dans une fosse - abandonnée -  
 Sans revoir les siens - sans vomir les siens -  
 Parce que les siens n'en seraient pas revenus vivants -  
 «Ils ont brisé le corps dont ils m'ont spoliée pour le violer -  
 Ils ont exposé mes vêtements dans la rue des regards -  
 Mais je suis morte en paix  
 Parce que je n'avais plus rien à perdre - ô ma joie -  
 J'avais un fils - un enfant qui n'avait d'homme que le courage -

## Epithalame de la grenouille

Patrick Arduen

«Groak, Groak, Groak, quoi qui que dont où ?  
Quel message contient le ramage dont vous nous fites l'apanage,  
C'était un soir d'été, t'en souviens-tu, mignonne,  
La pare-brise était constellé de moustiques délabrés,  
et le flash horizontal du soleil nous a masqué le marécage,  
Où l'auto vint se noyer, suite à un fameux dérapage !  
«On ne m'y reprendra plus, à faire du stop,» pleumichas-tu !

Nous restions à croupetons, à califourchette sur le toit,  
méditant le désastre à voix basse, jusqu'au moment où un  
grand batracien vert, à la peau plus lustrée que la peinture  
métallisée de l'auto, vint se garer sur l'îlot que constituait  
la timide émergence du capot, balisé par les deux phares,  
au milieu des nénuphars.

C'était un amour de petit anoure, vertébré à peau nue, au  
regard mordoré, deux émeraudes d'une eau très pure : pétrifiée,  
quel presse-papier pour nos factures à payer, pensai-je !  
La splendeur du monde semblait concentrée dans ce bijou  
vermeil, cadeau des dieux pour notre esthétique, ou subjectivité  
de notre émerveillement ?

Et la grenouille se fendit le gueule, son gotre palpitant,  
«groak, groak, groak,...» comme un engrenage timide, bientôt  
la complainte s'enflait, vrai roulement de tambour, langage-  
ordinateur gorgé de gargouillis, et nous devenions libellules à  
une ferveur sacramentelle, et nous devenions libellules à  
la pointe d'un roseau, empreintes du héron sur la vase,  
éclatement de mini-bulles à la surface de l'eau.

Et la grenouille qui poursuivait la mélodie nous vit chuchoter  
le refrain avec des mots d'amour, sur le capot de la voiture,  
Et la grenouille vit que cela était bon.

Le saviez-vous, le croirez-vous ? Il n'est pas plus bel autel,  
pour se donner l'amour, qu'une carcasse de voiture, un soir  
d'été, dans un monastère de roseaux et d'eau, et le chant  
grégorien qu'on entonne avec ferveur, avec le chœur des  
batraciens !

Nos cœurs se sont accrochés, ma mignonne, mon auto-stoppeuse  
des quatre-jeudis, vivent les batraciens, les vertébrés à  
peau nue, vivent les dérapages dans les marécages, vive les  
tritons, les salamandres,

Vivent les grenouilles et les crapauds !

## apologie de l'eau croupie

Patrick Arduen

Très exactement,  
A l'intersection d'un canal et d'une rivière,  
Dans le bouillonnement d'un canal et d'une écluse à deux vantaux,

Je suis née  
De leurs amours passagères  
Un entrelacs de civelles pour marraine,  
Un éclusier rubicond pour parrain  
Sa casquette a chuté entre deux tours de manivelle,  
Dix-huit années de sueur issues de sa doublure  
M'ont donné le goût du sel !  
Un gardon engourdi s'est pris pour la sardine !

Puis j'ai coulé des jours bien pacifiques,  
Portant sur mon dos les bouchons accrochés au bout des gaules,  
J'ai caressé le ventre rond des péniches,  
J'ai éclusé le vin caillé des mariniers...

L'automne me bombardait de marrons, de feuilles mortes  
et d'ailes de papillons,  
Ma peau était secouée de grands frissons...

Une crue de décembre, qui l'eût cru ?  
Un soir de grande ribote,  
Me précipita dans cette douve,  
Glauque, étriquée et saumâtre,  
Où depuis lors, marmite diabolique de sulfures,  
Repaire d'alchimies peu recommandables et de feux follets,  
Rêvant à ma jeunesse,  
Saturée de boue,

Je croupis...

## Poèmes

ERWAN PICARD

Tel ou telle entre en poésie  
Du mot se forgeant religion  
Et hors la clownesque légion  
De tout son souïl à fantaisie

Racle le verbe en son sillon.  
Que l'on s'abreuve ou lors compose  
Ici n'est de genre la pause...  
Botzulan - Grall Paris - Villon

Louise - Ruelle Angela - terre :  
Le souffle de l'Humanité  
Qu'aucun bâillon ne saurait taire  
Quête l'écho de liberté.

MAUX A MOTS

De morte Breizh le char  
Se rompt à tire-nuit  
Lors griffe aux celtas tares  
Son sang gelé d'ennui.

Pompes n'est-ce beaucoup  
Quand dites se terminent  
A dix vers de trois sous  
Que traque la vermine

Par trégor tant qu'Aven  
Où là kisten ci glen  
Harpe guitare et voix

Cogne un peuple plié  
Duquel dame Angela  
Exhume aux vents Xavier.

ERWAN PICARD

14

## Un autre peuple

Charles Josse

UN AUTRE PEUPLE CREVE...

La putréfaction d'une identité a commencé.  
Aujourd'hui elle continue.

Je voudrais poser mes yeux sur autre chose que la réalité.  
Impossibilité de détourner le regard quand des cris, des mains ensanglantées tentent de s'enfuir d'une gorge, d'une paire de menottes.

Une idée colonisatrice a assommé un peuple  
L'a enfermé, l'a interné.

Voisin, si tu parles breton, t'es aliéné !  
Si tu «baragouines» français, t'es plouc !  
Si tu parles gallo, t'es plouc-aliéné !

Alors on dit que tu causes.

Voisin, de ta prison, tu vas m'entendre répondre à ton cri. Tu sentiras ma main serrer la tienne. Tu verras le verrou de la porte s'ouvrir.

Tu connaîtras tout cela si tu te rappelles encore que tu es breton.

TU ES HOMME BRETON

TU ES HOMME BRETON

Si aujourd'hui tu écris, tu écris un livre de révolte.

Si tu parles, tu gueules. Tu ne parles pas en mots superflus, ceux qui désirent chatouiller l'oreille pour la rendre sourde à tout cri. Ces verbes n'ont que faire de revendication, de liberté.

D'ailleurs les hommes qui les chantent, par simple mesure de sécurité, par unique intérêt de prévention, ont élaboré un dictionnaire :

le dictionnaire du mot-classé, série figée du mot qui ne fait pas peur.

A ton registre, voisin, tu ne connais que l'expression de l'écœurement - du dégoût - des horreurs, impériale-colonisatrice oppression d'un autre homme. Celui-ci aurait pu être ton ami, si proche étranger voisin qu'il est.

L'homme français ne voit citoyen français. Attention homme breton, gare à la tentation ! Si tu réfléchis en conscience propre, tu te verras citoyen du monde.

Crains toujours d'être rassuré.

Derrière... le mensonge guette.

Ta conscience est proie

Ton identité s'enflamme. Les cendres accoucheront de l'abîme, gouffre où tout espoir de vie et de liberté sombrera à jamais.

Si tu parles, tu n'auras pas à rassurer les tiens.

Défricher - Assainir - Planter, voici le travail qui t'attend.

Tu planteras l'arbre avant que la terre où tu vis, celle qui t'a donné vie, celle qui te nourrit peut-être si tu y habites, ne soit pourrie.

La merde qu'y a étalée le français ne relève en rien du fumier générateur d'identités.

ELLE APPAUVRIT TOUT

SI ELLE NE TUE RIEN.

L'arbre livre les fruits de la révolte - c'est de la terre elle-même qu'émane son sauvetage. C'est en toute racine que la sève doit parvenir.

Et nous sommes les jardiniers :

A nous la fécondation  
A nous d'entretenir  
A nous tous la floraison

La terre t'arme de courage, de solidarité et de vérité face à l'inacceptable.

N'attend plus d'être touché pour riposter  
N'attaque pas plus sans la ferveur du vent  
qui souffle dans tes veines !

Tu vois en fougères plus qu'un tapis de repos pour ton âme, tu y plonges entier car elles forment la lit, la couche d'où naissent tes violences, tes haines, ta hargne devant celui qui veut les arracher.

Quand elles brûlent, ton corps s'enflamme  
Quand elles saignent, tes plaies s'ouvrent

un sang de douleur en jaillit.

C'est toute la lande qui est blessée.

C'est toute la Bretagne par tes plaintes qui gémit.

Tu m'extirpe alors aux folkloristes, ceux qui anesthésient la Bretagne.

Sortons les fourches de nos consciences !

Détournons ce faux frère qui viole notre mère  
par ce guide vendu vingt francs  
à l'homme touriste.

Présentation aigüe dans le grand monde de l'aveu.

L'aveu de celui qui ne sait rien - Mais pour ne pas paraître ridicule aux yeux de ceux qui l'accusent  
Il ne dira pas la vérité.

Au seuil du délire morbide, la griffe de l'intolérance manifeste l'ardent désir de se planter

Dans un cœur  
Dans un ciel  
Dans une chair...

15

Fais gaffe à toi homme breton ! La fougère française pousse aussi dans tes talus. Quand tu as faim, ne mord pas la tige qui est blanche. Elle t'empoisonnera - La sève y est colonisatrice, envouteuse macabre de ton sens de vivre... de ta vie tout court.

Quand tu as faim, croque la tige rouge - Dis-toi bien que c'est l'une de tes veines, que ton sang y coule. La tige déracinée, la branche de l'arbre coupée, la fleur arrachée sont autant de blessures pour toi.

IL t'égorge  
IL te déchire.

et TOI tu cries à la révolte.

Le cri lancé cherche à se faire comprendre de ceux, déjà sous l'emprise de la griffe.

Il acoste les cœurs, tantôt écueils, tantôt plages accueillantes.

Il se répercute de rocher en rocher et bientôt le pays tout entier se meurt pour aider celui qui a crié ... pour le soigner ... pour attaquer le coupable de la douleur.

Le pays tout entier ne se venge pas

il se réabilite.

La vengeance n'a guère sa place dans un tel combat. La rancune ne décide pas de la haine, ni de la hargne.

La douleur suffit à donner au pays tout entier La conviction de la lutte.

Une sève de douleur t'envahit. Au plus profond de tes entrailles ton ventre souffre. Le cri t'échappe.

## Le SCARABÉE

Alan

Enfant déjà  
tes paumes accueillent  
l'insecte de vermeil  
(Tu le savais amant  
de la fleur de sureau)  
Plus tard, il t'en souvient,  
tu gardas ce soleil  
comme un cristal de roche  
au nid tiède de ta peau.

«de quel royaume sensible  
sommes-nous l'enfant déchu ?»

crouissent nos eaux  
Si en l'estuaire d'amour  
avec fougue ne se déversent.  
A prier pour l'averse  
se courbent mes roseau !

Alan

## Le cri de l'homme breton

Celui qui mène ton cœur au-delà de la normalisation.

Etat de siège.  
Une fougère contre dix fusils...  
Un ajonc contre dix uniformes...

et sous les uniformes dix bretons peut-être. Bretons colonisés qui deviennent colonisateurs tant leurs armes chargées et briquées sont douces à la gachette, tant leurs cerveaux déconnectés et polis sont lents à la détente.

Le poteau d'exécution les a rendus français. Bretons colonisés que faites-vous ?

Pourquoi ?

Voisin, je me tourne vers toi. En espoir de toi, je veux tous les autres de ce pays. Je veux ce peuple entier. Pars à sa conquête comme pour le Graal, chevauche bois et talus, nage dans toutes les eaux, empare toi de tous les parfums...

Sois arbre et oiseau  
Sois vent et nuage

Dans la fête sois tout simplement breton.

L'homme breton n'a guère l'allure du passéiste, Qui se veut breton aujourd'hui, se sent avant tout moderne.

MODERNE dans ses souvenirs pour expliquer ce qu'il est

MODERNE à l'insu de sa propre évolution, être présent au plein cœur de sa conscience

MODERNE pour ne pas être une mode

MODERNE pour ne pas être à la mode

MODERNE pour accuser les provincialistes

MODERNE afin qu'il soit reconnu.

Charles JOSSE

16

## avez-vous fermé la bouteille de gaz?

Roman

Xavier Grall

«On ne part pas. Reprenons les chemins d'ici, chargé de mon vice, le vice qui a poussé ses racines de souffrance de mon côté, dès l'âge de raison qui monte au ciel, me bat, me renverse, me traîne. «La dernière innocence et la dernière timidité. C'est dit.»

Arthur Rimbaud  
(Une saison en enfer)

«Le Seigneur te donnera là un cœur agité, des yeux ternes et une âme défaillante. Ta vie sera comme en suspens devant toi, épouvantée de nuit et de jour, aucune assurance de vivre. Le matin tu diras : Que ne suis-je au soir ! et le soir tu diras : Que ne suis-je au matin ! et cela, à cause de la terreur qui te saisira le cœur, et du spectacle qu'auront à voir tes yeux.»

Déutéronomie

(Les malédictions)

Vlan, je suis tombé par terre dans ma mesure, je me suis brisé un os un peu au dessus de l'arrière-train, j'ai mal au bas du tronc et au coude gauche. Il y a des fourmis qui me tricotent des mailles dans la chair du bras et dans la peau de mes fesses. Peau de fesses, j'ai mal, je ne peux pas avancer, j'ai l'air de quoi, comme ça, par terre, tassé boudiné, chuté. Tout cela à cause de cette échelle, elle a sûrement glissé quand j'ai mis le pied sur le premier barreau, elle a dérapé sur le carrelage excessivement lisse, cette sale échelle, elle m'en veut, sûr ; déjà la semaine dernière elle avait glissé ce que ça peut être vicieux une échelle, c'est pas croyable, ça vous tend les bras et puis ça fout le camp quand vous arrivez. Comment vais-je m'y prendre pour me tirer de pétrin, moi seul dans ma chaumière, moi Stève. Si quelqu'un vient, il appellera le médecin, le médecin appellera l'ambulance, l'ambulancier me chargera sur un chariot, le chariot me défourguera dans une clinique, ça coûtera cher tout ce trimballement, pour des types comme moi ça ne vaut pas le coup et puis je ne suis pas inscrit à la sécurité sociale. Non pas de ça, pas d'hospitaliers, pas de Piété, pas de Maison-Dieu, qu'on me laisse ici dans ma chaumière, mon cul sur mon carrelage.

Pas de doute, j'en finis pas avec les emmerdements, je dois les attirer, c'est pas possible, avec ma gueule de boutiquier en débène, mon antique veste de tweed, mes godasses trouées, mes chaussettes en laine d'Ecosse, mes odeurs qui sont plutôt fortes car je ne me lave pas, je ne me lave jamais. A quoi ça sert, de se laver, je me le demande. Aujourd'hui les gens passent leur temps à se rincer, se torcher, c'est le règne des lavabos, salles de bains, c'est ce qu'ils regardent d'abord quand il achètent une maison ou un appartement, l'hygiène avant tout, la plomberie, les robinets, les baignoires, les bidets, ils en sont fous, ils ont besoin de ça comme s'ils ne sentaient pas le sperme gelé, le suint rance, comme si leurs âmes ne

puaient pas à mille lieux, comme si tous les hommes n'étaient pas sales. J'ai pris mon parti de tout, y compris de la crasse, d'ailleurs je suis blindé, les puces elles-mêmes ne me font plus ni chaud ni froid. Naguère elles ne me laissaient nul repos, les rosses, elles me pompaient le sang, circulaient dans mon dos, allaient voir plus bas comment c'était. J'ai mis du temps à m'en débarrasser, j'ai livré bataille contre ces bestioles et j'ai gagné, c'est même la seule bataille qu'il m'ait été donné de gagner. Il faut dire que l'abbé Trémel m'a beaucoup aidé de ses conseils tactiques. «La puce, tu la prends entre tes doigts mouillés et tu pinces qu'il m'a dit, il faut toujours mouiller ses doigts quand on veut attraper une puce, c'est très important, la salive englué la bête, comprend-tu, après il faut la rouler entre le pouce et l'index, de ce geste saccadé qu'ont les avares qui comptent leurs sous ; la puce, alors se trouve groggy, ça ne dure pas, c'est le moment qu'il faut saisir pour l'écraser entre tes deux ongles. Ça recteur quand même, quel savant. Je fais comme il me l'a dit, pour m'amuser, je soulève les couvertures de mon dodo, je vois les puces sur le drap, elle sautent, hop, j'en saisis une, je mouille le pouce, je la roule, je l'écrase. C'est épâtant de voir le petit point de suspension de la mort sur l'ongle. Exécution absolument gratuite car il y a belle lurette que me gênent plus. C'est pour l'art.

Ah, j'ai mal, je jure, à mon bras, dans les reins et c'est une misère que de ne pouvoir bouger et que d'être à ce point impuissant et misérable, il faudra tout de même que je m'attache à me propulser, à ramper, en arrière en avant de côté à la façon des araignées de mer, vers la bouffance. Tout à l'heure j'aurai faim, demain j'aurai faim, il faudra bien atteindre la cuisine, là où la boîte, l'appât m'attendent, il faudra. Un corps, faut que ça boulotte tout le temps, à matines, aux angelus, à vêpres. La soupe est reine du monde, c'est

17

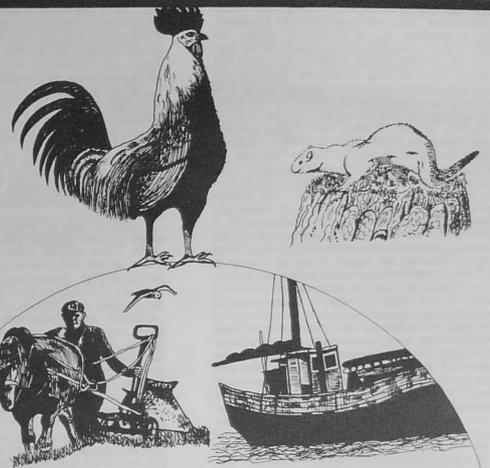


Breizh dieub  
ha sokialour



Rien ni  
personne ne  
nous empechera  
de marcher  
vers le but !

BOBY/83



ne Bado ket atao



BOBY/83



- Tu vois Stève, pschitt, c'est fini. Ce n'était rien.  
Pour la forme, j'ai feint de souffrir. J'ai fait des grimaces.

- Ce n'est pas possible a-t-il dit  
- Il s'est approché, a pris mon pied droit dans ses mains, l'a poussé. Puis il a saisi le pied gauche comme il l'eût fait d'un automate.

- Tu vois, tu marches, Stève. Il n'y a pas de doute, tu marches. Sauvè, Stève.

Vrai. J'ai fait deux mètres, trois mètres. Je ne me suis pas reçu sur mes peaux de fesse. J'avais quitté la besse terre. Guérison regrettable. Elle me poserait de nouveaux problèmes. Depuis ma chute, je m'étais installé dans ma condition de bombyx. Il faudrait assumer de nouveau les taches et les corvées de la vie.

nédélec a enfilé sa veste, ajusté son sac sur son dos, remis son crayon sur le lobe de l'oreille. Il avait repris sa peau de fonctionnaire. «Voyons dit-il, ton télégramme». J'avais oublié ce message. Il a ramené son sac sur son ventre, a saisi un papier bleu, me l'a tendu. Je l'ai pris avec une indifférence intéressée : je ne tenais pas à lui donner de pourboire. Il a compris. Je suis pingre. Tout le monde le sait.

- Kenavo Stève, a-t-il dit.

Quand il a claqué la porte, de la poussière est tombée des plis du rideau.

J'ai déplié le papier bleu. Et j'ai lu : «Avez-vous bien fermé la bouteille de gaz ?» Il n'y avait pas de signature. Les cases en haut du télégramme ne contenaient pas de nom. Seulement les banales indications du service : Paris - 09 heures, 30-1 novembre. Je n'ai pas vérifié immédiatement si ma bouteille de Butane était fermée. La précaution ma parut inutile tant la mauvaise odeur de la mesure me parut normale. Non, ce qui l'intriguait, c'était la date : 1er novembre. Je m'en voulu de n'avoir pas accompli mon devoir religieux. Mais comment me serais-je rendu au cimetière avec ma colonne vertébrale débâchée ?

Trop tard : la cérémonie avait eu lieu au petit matin. Les trépassés aiment l'hommage de l'aube, j'imaginais les femmes du bourg, dans leurs capes de veuves, les marins aux yeux de sel sous la casquette, les fermiers avec leurs chapeaux à rubans. Mes marines sentaient réellement l'aigre odeur des chrysanthèmes, mes yeux voyaient les ifs raclés les nuages bas pleins de choucas. Quel reproche, les miens m'adresseraient-ils du fond de leur caveau ? Il est dangereux de mécontenter les morts.

Bah, je pensais au vert pays des âmes, au pays heureux que je ne rejoindrai jamais. Moi, j'étais limace, raclure, Job sur son fumier. Collé au sol comme un crachat. Rinçure. Ma tombe n'était-elle pas plus réelle que les fleurées sépultures des trépassés ? L'enfer, c'est toujours en bas. J'étais en bas. Irrémédiablement.

Je me suis tout de même traîné dans ma cuisine. J'ai retrouvé les ustensiles souillés, les éponges, l'évier glougloutant. Sous l'évier, il y avait la bouteille de gaz. Pas de doute : elle était fermée, vissée jusqu'au fond et le tuyau bien qu'à moitié pourri ne laissait passer nulle odeur. A preuve : j'ai mis mon nez dessus. Je n'ai rien senti. A Paris, quelqu'un me voulait certainement du bien. Peine inutile. On se débrouille chacun avec son corps, avec ses odeurs, avec son gaz.

Malgré mon coude fracassé, j'ai passé une bonne nuit. Je sais couvrir, au fil du sommeil, des fantasmagories bêtes et innocentes. J'ai des trucs pour rêver, je ferme les yeux, je creuse avec mes reins un trou profond dans ma paille, je ramène les couvertures sous mon nez, je compte jusqu'à mille et ainsi, strictement immobile, je voyage.

J'ai vu des lacs, des forêts, des glaciers suspendus sur des pâturages. Programme scandivave. Il y avait des grèves plus vastes que celles-d'ici. Les villes étaient autant de républiques pleines d'étrangers. J'ai parlé tout haut à des inconnus, montré mon bras. Nous ne parlions pas la même langue. Ils allaient leur chemin sans me jeter un regard. C'était somme toute assez agréable. La solitude m'est chère, je n'aime pas me fondre dans la foule, je n'aime pas les gens, je suis qu'ils ne me comprennent. pas. Et puis, dans la nuit et ailleurs, je ne change pas de peau, ni d'odeur. Même dans mes rêves, je suis un homme de rien. Mon apparence la plus réelle est celle d'un épouvantail à demi crevé que l'on voit planer sur les potagers, noirci par les pluies, hordes vidées. Les freux eux-mêmes ne craignent pas ces crucifiés, suspendus dans les arbres. Ils se perchent sur leur bras et fientent dessus.

Mais, alors que j'allais dormir, je les ai entendus. J'ai ouvert un œil et tendu l'oreille. C'étaient les rats. J'ai reconnu leurs couinements. Ils bombochaient dans le seigle mouillé du toit. A cette époque automnale, ils ne se sentent plus. Ils bombinent d'aise à cause de l'abondance des grains qu'ils trouvent dans les greniers. La mère Boulu ma voisine m'a dit que chez elle, leur vacarme était épouvantable, qu'ils jouaient avec les pommes, les faisaient rouler sur le plancher. Nous avons essayé de lutter, en parsemant leur aire avec des grains empoisonnés qu'on vend dans les pharmacies. J'en ai mis dans ma mesure, sur les poutres, dans les fentes du plancher, partout. J'ai trouvé trois cadavres. Ils étaient gonflés comme des boudins. Il y avait du sang dans leurs bobbies. Pendant une semaine, j'ai eu la paix. Et puis, ils sont revenus. C'est inexplicable. Comme la vie. Cette nuit j'ai dû hurler pour de bon pour qu'ils cessent leur comédie. Il y a eu quelques trottements et puis plus rien. Après, je me suis endormi.

J'habite depuis toujours cet aigre pays, à l'ouest de la Cornouaille. Tout autour du hameau, c'est le règne des brandes et des lochs, étangs verdâtres et pourrissants où abondent les coqs verts et les crapauds. Plus loin encore, il y a la mer. C'est un pays très ancien, figé dans l'immobilité du temps. Il sent le purin noir, la flaque croupie. L'été, très peu de touristes s'aventurent dans cette contrée de charme douteux. Ceux qui y viennent, la traversent rapidement et se réfugient apeurés sur les plages qui sont proches et nettes. Et puis, Tréhubert n'a aucune commodité moderne et citadine. Il faut aller quérir l'eau à la fontaine, supporter le relent des étables, patauger dans la boue, subir la lancinante présence des rats qui traversent les cours, gravisent les murettes, allument les hurlements des chiens à la chaîne. Drôle de pays.

Ceux qui y viennent, la traversent rapidement et se réfugient apeurés sur les plages qui sont proches et nettes. Et puis, Tréhubert n'a aucune commodité moderne et citadine. Il faut aller quérir l'eau à la fontaine, supporter le relent des étables, patauger dans la boue, subir la lancinante présence des rats qui traversent les cours, gravisent les murettes, allument les hurlements des chiens à la chaîne. Drôle de pays. Caux qui y viennent, la traversent rapidement et se réfugient apeurés sur les plages qui sont proches et nettes. Et puis, Tréhubert n'a aucune commodité moderne et citadine. Il faut aller quérir l'eau à la fontaine, supporter le relent des étables, patauger dans la boue, subir la lancinante présence des rats qui traversent les cours, gravisent les murettes, allument les hurlements des chiens à la chaîne. Drôle de pays. J'ai des goûts paysans. Me suffisent, les 60 mètres carrés de ma chaumière. Un peu de tabac gris, quelques sardines à l'huile ou parfois une dorade fraîche achetée à un pêcheur de mes voisins et me voilà satisfait. Autant dire que je mène ici une sorte de vie conventionnelle. Je vis dans la musique des saisons, en escargot dans son calcaire. L'été c'est le rigodon des piéts, martinetts et bergeronnettes qui nichent aussi dans mon chaume. L'automne se marque par le Kaloc-Kaloc des charrois. L'hiver est ma saison préférée. Le vent souffle. Hou, hou, comme j'aime le vent. Il erre, herse, crie, chavire, tonne, sonne, prie, ronfle, lyrise, délire. C'est épatant. Il accourt des grèves à grandes enjambées, chargé de toute la haine de la mer pour l'élément solide, pour l'orgueil insensé des continents. Je l'entends, ce bohémien aux cheveux

d'algues mortes, drainer nos chemins perdus et s'acharner, aux équinoxes, sur le rempart de mon pignon. Je lui parle quand il descend en tombe dans le conduit de ma cheminée. Je lui dis «bonjour ou bien «bonsoir» ou bien encore «comment vas-tu?». Tout se passe comme si le souffle me donnait un peu de sa force, un peu de sa vie profonde. C'est idiot, mais je suis ainsi : les choses de la nature me sont plus précieuses que les choses humaines. Ainsi l'hiver, je le chéris pour sa nudité, les peupliers du lieu ont des gestes de suppliants, la boue durcit, les nuages errant. Et les chiens eux-mêmes, dans ce dépouillement, perdent leurs vanités et leurs fureurs. Ils fuient sur les routes, vers les calvaires et geignent aux pieds du crucifié. Mais le grain, non plus, ne s'émue pas.

Mon fils s'appelle Edern. Il mène à présent une vie d'aristo à Paris. Il a loué une chambre sur les quais. De son lit, il peut voir la Seine. Il prétend qu'il a des maîtresses, de riches femmes du XVI<sup>e</sup> arrondissement. Je suppose qu'il se fait payer ses jeunes ardeurs. Il a toujours été très près de ses sous, très économe, très rat... Le pourboire après la cuisson : c'est la coutume, là-bas, dans les villes. La seule fois qu'il est venu à Tréhubert, je me suis permis de lui faire quelques remarques : j'ai des principes, vous comprenez. Je lui ai dit «Tu mènes une vie de patachon, Edern, je n'aime pas ça». Il s'est mis en colère. «Tu vas la fermer, sale cloudo», m'a-t-il répondu. Mais comme j'avais un peu bu, j'ai poursuivi, étonné de ma propre audace. «T'as une vue de gigolo, sûr. Ça se sent. Tu pues la cocotte. Tu me fais honte, fils». Il m'a empoigné. Il était vert de rage. Il m'a tapé sur la gueule avec le balai. Mes lunettes sont tombées par terre, les verres se sont brisés. Je ne voyais pas à deux mètres. Je titubais, tatonais. Il me giflait. C'est la mère Boulu qui nous a séparés. Des écuries proches, elle est accourue, coiffe en avant «Si c'est pas ça, la cochonnerie a-t-elle dit à Edern, battre son père...». Le lendemain Edern a fait sa valise et il est parti sans me dire au-revoir. Depuis ce jour, il n'est jamais revenu.

Edern est d'une élégance à faire bramer les houx. Il venge de la sorte les blessures que mes revers de fortune ont infligé à son amour-propre. Si j'avais été riche, tout se serait passé, autrement, il ne m'aurait pas battu, il ne m'aurait pas méprisé, je n'aurais sans doute pas reçu de télégramme «Avez-vous bien fermé la bouteille de gaz?». Jeune homme, il dut s'affubler de hardes : mes gris haillons, les horipeaux de ma débène. C'est pourquoi, à présent, il s'habille comme un lord. Il fait ses achats à Londres. Il prend un avion au Bourget, hante les quartiers de luxe, y achète chambre, pantalons, pulls. C'est un maniaque de la propreté, des apparences hygiéniques. Il est mon contretype photographique, je suis le négatif, il est le positif.

Tout cela, en grande partie, à cause de ma déveine dans les affaires, on n'a pas idée, qu'est-ce que cela fait, dites-moi, la roue tourne, qui tient le haut du pavé aujourd'hui, demain dégringolera la pente, on n'y peut rien : c'est la loi obscure des cycles sociaux. Du moins, je le crois. Enfin, voici comment, en ce qui me concerne, les affaires se sont gâtées.

J'avais hérité de ma mère une boutique au bourg de Trérien, notre commune. C'était un bazar fabuleux, une sorte de souk en Finistère. On y trouvait de tout : épicerie et tissus. Ça sentait la soie et la dentelle. Je ne peux parler de mon ancien trou sans émotion. Un trou tapissé de brocarts, de bandes de satin, de velours de toutes les couleurs, de lèzes de cachemire, d'amas

et taffetas, dentelles et moires. Quant à l'épicerie, la durété des temps (nous étions pendant la guerre) avait dégrainé les rayons des farines conservées et sucres. Mais je vendais tout de même des gâteaux secs, des galettes et surtout des sucreries et de la réglisse en bâtons. Les clients ne manquaient pas : paysans et gamins s'engouffraient dans ma boutique. «Chez stève, tout est bon» disait-on dans le bourg. J'aimais ça. Je gagnais bien ma vie. C'était pénard. Sans problèmes. Je savais faire des stocks. Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air. Une fois par mois, j'allais à Nantes m'approvisionner auprès des grossistes. Je troquais les denrées rares, beurre et lard, contre les trucs anglais et les mièvres sucreries dont raffolent les enfants. Je vivais heureux dans mon magasin, comme un rat de ville, bien nourri, plastronnant au comptoir, suçant des bonbons, grignotant des gâteaux. En ce temps là Edern ne m'accablait pas de son mépris, supportait bien mon vœuvage, travaillait correctement à l'école, ne me posait pas de problèmes particuliers. Un bon commerçant. Je le croyais indestructible. Aux heures creuses, je faisais des mots croisés, je nettois mes lunettes d'écaïlle, je me curais les dents. J'étais si assuré des lendemains que je négligeais de dresser une comptabilité stricte. Je faisais ça à vue de nez. Sur mes cahiers il y avait autant de chiures de mouches et de dessins naïfs que d'additions et de soustractions. Chaque article me rapportait au moins vingt pour cent. Sur les bonbons, selon la tête du client, le bénéfice pouvait être plus considérable encore. Le soir venu, je faisais ma caisse. J'aimais déplier les coupures, empiler les pièces à francisque, tâter le grain des billets. Ceux qui étaient déchirés, je les recollais avec de la colle blanche. Puis je prenais mon grand portefeuille et je serais dedans la fortune du jour. Le lendemain, je recommençais. C'était une existence sans surprise, sans trouble. C'était lisse comme un tissu, confortable comme une laine. Mais voilà que les Allemands ont eu la mauvaise idée de perdre la guerre. Dix huit mois après leur départ les choses ont commencé à mal tourner. La mode changeait. Adieu cachemire, adieu brocarts. De grands magasins se sont ouverts un peu partout. Les marins pêcheurs ont créé des coopératives. Coops et Prisunicos ont surgi ici et là, tuant l'économie familiale et boutiquière. Un jour, l'huissier est venu. J'ai dû mettre la clé sous la porte, vendre le fonds.

Pendant quelque temps, je fus tout bête. Le pire pour un homme respectable et respecté c'est cet état intermédiaire entre l'aisance et la débène, entre le complet veston et le pull troué, c'est l'heure d'avant minuit, l'ombre n'est pas encore complète, on a des habitudes, des convenances idiotes, on veut se tenir droit, on s'étend à des comédies. Mes anciens clients n'osaient pas me regarder et moi, de même, de crainte d'avoir à subir leurs regards, je stoppais derrière un poteau télégraphique pour y pisser. C'était le temps de l'armistice, celui d'avant la défaite, le temps des marches obliques. Ai-je été assez sot pour m'y laisser prendre, ne serait-ce que quelques mois. C'est loin maintenant. Aujourd'hui j'ai un comportement plus franc, infiniment moins fatiguant.

J'avais sauvé un peu d'argent du naufrage mais il fallait payer les études d'Edern. Alors je me suis fait embaucher à Concarneau à l'usine de conserves. Je rangais des caisses toute la journée. A midi, je mangeai à la cantochino. Une fois sur deux, on nous donnait des haricots. On s'y fait. Le pire c'étaient les autres. Ce sont toujours les autres qui vous ennuiant. Les ouvriers se moquaient de moi. Ils me reprochaient ma lenteur, ils disaient que je manquais de force, que mes biceps étaient trop mous, qu'en somme je n'étais bon à rien.

J'étais,las. Chaque soir, je prenais mon solex pour rejoindre à Tréhubert la mesure que j'avais pu acquérir. Un jour, à Douirc ar Zin, je ne suis fait faucher par un Citroën. Bras cassé, le même, celui de gauche. Accident avantageux : j'ai pu rester au lit pendant un mois et toucher un demi salaire. La convalescence terminée j'ai repris la route de l'usine. Nouvel avatar. J'avais bu un litre de rouge pour me donner du cœur au ventre. Je titubais en arrivant au travail. Le contre-maître m'a vu. «T'ivroque avec ça» m'a-t-il dit. Et il m'a flanqué à la porte. J'ai eu le sentiment d'une libération et je suis allé voir le port.

Pas de doute, je marche, je peux marcher, je peut aller dans ma cuisine, remuer les casseroles, agiter la bouteille Butane remuer les rideaux, je ne suis donc pas si impuissant que ça, je peux faire des choses, saisir mon mouchoir, tirer mes chaussettes, faire tout ce qu'un humain de la plus banale espèce peut faire. J'ai dix doigts mais tout de même mon coude me fait mal, je sens bien que quelque chose mûrit à l'intérieur, que la peau de mon avant-bras se boursouffle, sûr que je vais devenir manchot, sûr que ma main au bout de bras gauche commence à s'ankyloser, que mes doigts au bout de ma main tremblent un peu, que mes ongles au bout des doigts sont toujours aussi sales. Je ne me lave pas, à quoi bon, on n'est pas mieux après, on est souillé une fois pour toutes, que peut-on faire contre cela? Je ne guérirai pas, je n'irai pas voir le médecin, c'est trop cher, il n'y a qu'à attendre.

C'est la Toussaint, le jour des morts, les Libéra s'envolent dans le ciel, sous les nuages bas, ils sont tous là-bas les croyants dans le cimetière bordé par les ifs immobiles et hautains, verts presque noirs, les ifs, ils sont tous là-bas écoutant l'abbé Trémel, le brave Recteur, réciter les prières. Le vent se prend dans son surplus et les franges de l'étole battent comme des ailes d'oiseaux, il pleut il pleut toujours le jour de la Toussaint.

Si je peux marcher, je peux aussi faire mes devoirs religieux mais mon horrible paresse me retient ici entre mes quatre murs où je suis une vie comme un mort. Les défunts vont certainement m'en vouloir, ils ont des vices, du fond des ténèbres ils m'épient encore et me jugent.

Sortir

Je vais à la plage de Kersidan, à deux kilomètres, j'aime cette grève déserte, il n'y a personne, le vent soulève un fin nuage de sable, l'émeraude des vagues baratte dans les roches, je marche en traînant mes godasses et je sens l'eau petit à petit imbiber mes chaussettes, des mouettes crient dans le noroît. La mer me rendra fou, c'est peut-être déjà fait, ma raison ne fonctionne plus, ma tête n'est qu'une éponge, une anémone de mer, ça se remplit ça se vide selon les forces extérieures.

Je pense qu'Edern se compromet, qu'il fait toutes les concessions aux sociétés, aux modes, aux snobismes, les vanités, moi, je les mets où je le pense. Qu'est-ce qu'ils s'imaginent tous ces gandins, on n'a qu'un devoir c'est de s'étouffer, et faire le moins de bruit possible. Laissez venir à moi les petits enfants, je leur enseignerai l'humilité, j'ai l'exécution de l'orgueil, je ne suis pas fier du tout, j'ai renoncé depuis longtemps, je ne crâne pas. Ce n'est pas comme Edern, ce persécuteur qui va jusqu'à inventer de petites tortures et m'envoyer des télégrammes - avez-vous bien fermé la bouteille de gaz? Mon fils, pourquoi me persécutes-tu? Peut-être s'imaginent-ils qu'il me trou-

ble, mais il ne me fait ni chaud ni froid encore qu'il me relie forcément à la vie, la vie des autres, la vie patriennienne et exténuante des gens bien nourris, bien lavés, bien vêtus, bien balaïsants, bien balaïsés : je ris, ah oui je ris, je me fends la gueule, moi, Stève, je ris ainsi souvent au bord de la mer dans le vent frivoltant je ris comme un bossu. Parfois j'imagine que ce n'est pas moi qui ris mais quelqu'un qui marche à mes côtés, qui me ressemble un peu, ange ou démon. «Espèce de vieux C.» hurlait Edern me reprochant mes négligences, mes oisivetés et dans les moments les plus aimables, il murmurait «Faut remonter la pente, Stève», facile à dire, il eut fallu pour remonter la pente prendre un bateau, nouer un baluchon, joindre les Amériques, refaire sa vie, aborder les nouvelles terres sans passé, sans visage, sans rien. Je n'ai pas pu, je n'ai pas pu quitter ce pays fou, plein de vent et de pluies, plein de lochs et de macreuses, je n'ai pas pu quitter mes hauts murs, mes choses, mon saint et puis j'avoue que je déteste l'aventure, on est né là, on y reste, on y germe. Il y a le Canada qu'il disait, les grands lacs, les forêts. Ils sont tous pareils, ces fils de famille, en chacun d'eux il y a un Québec qui sommeille, avec ses odeurs de Saint-Laurent et de résine. Mais là comme partout les hommes restent des hommes, impitoyables, immenses petites bêtes pleines de démanagements.

Cui j'ai préféré rester dans mon pays, quitte à voir ma respectabilité partir en quenouille, petit à petit, à présent je suis libre comme l'air. Je passe à côté des gens, c'est épatant, ils ne me voient pas, je n'ai pas plus d'importance qu'un courant d'air entre deux portes. Je sais éviter les hameaux et les chemins trop fréquentés, je prends la tangeante et m'en vais vers les landes et les dunes désertes et puis un jour qui ne saurait tarder je me dissoudrai dans la dureté de la terre, la gueule pleine de sable, le poitrine bardée de galets, je n'affirai plus à personne le risque d'une involontaire rencontre, je ne sentirai plus peser sur moi la vrille de leur regard, la rapière de leurs sentiments, je serai sauvé des hommes, réellement disparu in aeternum. On me trouvera dans un état de décomposition fort avancé, il y aura des tas de mouches bleues qui me grésilleront sur les cuisses, des crapauds dans mon crâne, des lézards pleins les oreilles; les flics viendront qui ne me reconnaîtront pas, perplexes, ils iront prendre un verre et repoussant leur képi sur le haut de leur tête, ils transformeront mon Waterloo en une sorte d'Austerlitz. C'est peut-être ben un crime qu'ils diront et ils feront appel aux techniciens de l'autopsie et ces chimistes merdeux découvriront que mes os mes cendres, ma veste de tweed, mes chairs, mes godasses ne font qu'un seul et même Stève. Il y aura évidemment un grand éclat de rire dans l'assistance car il sera manifeste aux yeux de mes compatriotes, tant est grande mon insignifiance, que personne n'aura pu me liquider et les gendarmes ainsi, resteront cois, cocufiés par mon squelette, idiots, plus bêtes encore que nature, ces poulets. Le lendemain un cheval noir traînera une voiture noire et le recteur Trémel récitera les prières rituelles tandis que les freux frustrés de ma charogne gueleront dans les nues réveillant les défunts au fond des sépultures.

Où, tout en marchant, je pense que je me suis à ce point installé dans ma condition de loque que je me confonds avec ce nuage de sable que le vent soulève, je ne pèse pas lourd, je pourrais m'envoler. Toute fois, forcément, ça finit par s'effiloche, on ne peut rien contre, il faut prendre son parti tout le monde échoue, les réputations s'écroulent, les enfants deviennent adultes, les adultes deviennent vieux, tombent en ruines les châteaux, la mer gagne, la terre perd toujours, et tout ce qui vit rampe respire à sa surface, on ne peut

rien, c'est comme ça, ce n'est pas drôle, on va de fiasco en fiasco, de divorce en divorce, on détruit, on se détruit, on finit pas de crever, lentement, de mourir des cancers, de dolotter des chancres, de briser des cœurs, de défaire avec la patiente et rageuse détermination des termites la création, l'enfer dévore l'Edern, l'amour perd du terrain et tout, à la fin, n'est qu'une bourdonnante liquéfaction, les ossuaires gagnant sur les églises, les morts pleurant toujours jusqu'à la fin des temps dans leurs bourbiers invisibles l'honneur le bonheur la jubilation ratés, déchirés et nos mains vivantes, toute espérance étranglée, toute foi trompée.

Longtemps j'ai erré à Kersiden, sous la pluie, piétinant dans le sable, à la lisière des vagues et à la fin j'ai pris le chemin de Tréhubert, les mains gelées.

Ce mystérieux télégramme commence à me tracasser, «Avez-vous bien fermé la bouteille de gaz?», oui merci mon Butane est fermé, mais que diable pour quoi une telle question? Quel correspondant a pu imaginer une telle perfidie? Je vais écrire à Edern, peut-être me répondra-t-il et peut-être que sa réponse sera le prélude d'un dialogue renoué, d'une conversation simplement interrompue par d'idiotes circonstances, enfin on peut toujours essayer, on peut toujours voir. J'ai tiré du tiroir de ma table le papier à en-tête du magasin «Maison Stève and Cie, épicerie et tissus, route du Calvaire, Trérim, Finistère», ma raison sociale, ma marque de fabrique, mon enseigne; le papier est jauni et les coins sont rognés, mais cela n'a pas d'importance, Edern connaît ma situation. J'écris.

*Mon cher fils, c'est le deux novembre, il fait froid, il pleut, il m'est arrivé un malheur, j'ai chu du haut de mon échelle sans trop savoir pourquoi, les pieds ont glissé sur le carrelage et hop, je me suis démis une vertèbre que le brave Nédeléc a su remettre à sa place. Tout de même, il n'a rien pu pour mon coude qui en a pris un sérieux coup. Aujourd'hui tout l'avant bras me fait mal, il a tenu au hasard que ce soit le coude gauche de sorte que je peux t'écrire sans trop de difficultés. Il y a des élancements dans le petit Juif, ça monte même jusqu'à l'épaule et ça redescend comme une onde de sang qui me serait étrangère; ce qui m'ennuie le plus c'est que cette chute m'a empêché de remplir mes devoirs religieux et d'aller au cimetière prier sur nos tombes, ainsi ce n'est pas aujourd'hui que mes notes pourront sortir du purgatoire et sans doute m'en voudront-ils, les pauvres, eux qui sont si seuls, si démunis. Et le caveau familial, mon fils, n'a pas été nettoyé depuis trois ans. Des bonnes femmes m'ont prévenu que des pissenlits et des chardons ont poussé dans les insterstices, même que des moineaux ont fienté dessus du granit. Ah quel malheur que tu ne te trouves pas auprès de ton père pour l'aider au service des défunts. Cependant c'est autre chose qui m'amène à t'écrire, j'ai reçu hier matin un télégramme ainsi libellé «Avez-vous bien fermé votre bouteille de gaz?», ça vient de Paris, c'est marqué dessus et tu sais bien qu'à part toi, je ne connais personne dans la capitale. Aussi ai-je dans l'idée que tu n'es pas étranger à cette espièglerie dont je ne saisis pas le sens. Je te prie de me donner là-dessus ton sentiment et de me confesser les raisons qui ont pu te pousser à commettre un acte aussi malveillant, si du moins, comme je le crois, tu es l'auteur, je profite de cette circonstance pour te mettre en garde contre les tentations de la ville; plutôt que de te livrer à des pertitions que Dieu réprouve tu ferais mieux de travailler sérieusement à ton avenir et de suivre en cela l'exemple de ta famille qui a toujours été très respectée dans le pays, ton père bien affectionné, Stève.*

J'ai relu dix fois la lettre, je suis content de moi, c'est une belle lettre, le dernier paragraphe me plait beaucoup, je ris en y pensant. On a chacun son gaz à envoyer aux autres. Avec mon Bic, je corrige virgule et accents graves et puis je glisse la lettre dans une enveloppe et l'enveloppe dans le tiroir.

Ensuite, j'ai vu qu'il était tard, j'ai ouvert une boîte de sardines à l'huile marque Armor, je n'ai pas pris d'assiette, j'ai écrasé avon mon couteau Pratel les sardines sur un quignon, j'ai mangé, c'était épatant; après j'ai fait un feu dans la cheminée, le bois humide et plein de barbiges verdâtres a chanté en expulsant la sève et alors je me suis livré à ma distraction favorite : lire les vieux journaux. C'est ainsi que je navigue dans les saisons, que je voyage dans les cœurs, que je participe à rebours, en bon crabe, à la foisonnante exténuante aventure humaine, c'est plein de faits divers, d'accidents sur les Nationales, de chapardises sur les cantonales, d'entarnements sur les vicinaux, c'est tout à fait marrant, je vous le jure, ça vous donne une idée juste de l'épouvantable gâchis qui règne sur le monde et ça vous rassure tout à fait d'avoir tiré votre épaule de ce jeu là. Entre deux articles, je me cure les oreilles ou bien je roule des cigarettes dans un papier bolloré tout neuf dans le creux duquel je défaits des mégots, c'est cela mon paradis, je ne suis pas difficile, je tiens tracas, soucis, elle représente dans cette planète de fous, la morale la plus simple, la plus stoïque, la plus commode, c'est la morale de l'Inutile, la morale la plus humble, la plus solide que l'on puisse honorer, une morale en quelque sorte végétale : que chacun demeure en sa mesure, qu'il y fasse du feu, qu'il lise les journaux, qu'il hiberne, qu'il se fasse taupé musaraigne dans l'argile des jours coulants les uns après les autres, comme ça, sans bruit, sans cri, sans larme, sans ambition ni convoitise.

Ce que les hommes sont bêtes.

Donc je monte dans mon grenier. Il fait froid, j'atteinis mon lit, je tape sur la couette afin que les plumes se gonflent. Sur mes draps, je vois qu'il y a des cercles et des points de sang noir, traces de puces crevées. Une fois déshabillé, j'enfile mon chandail et me glisse dans le paddock, le vent râle toujours. C'est mon instant béni, dormir, mon seul bonheur; cette heure entre la vie et le néant, l'heure sainte... Ainsi allongé, et avant que je n'aie éteint la lampe, je vois la calotte de mon toit, les membrures grossières de la charpente, la paille noircie par le temps, les toiles où errent de grosses araignées. Je pense au rصاص entendu tout à l'heure sur les dunes, il y a beaucoup de musique dans le rصاص, rappel scandé d'un monde plus grand que celui-ci, cadence sèche sur la peau de la grève pareille au halètement d'un Dieu que l'on cherche, je pense que j'aime la mer, que je suis resté dans ma Cornwall natale parce que j'aimais la mer : ses odeurs de goemons frais, son incalculable cruauté, elle qui ne respecte rien, ni les frontières, ni les règles, ni les ouvrages des hommes. Je pense au littoral de par ici, à son abandonnement dans le maerl où errent les oiseaux, aux chemins qui s'en vont inexorablement vers les vagues, ces chemins de nulle part.

Edern est parti, il n'aimait pas la mer, Edern n'était pas digne d'elle, j'étais ma lampe, je ferme les yeux, je pense que les rats me dérangeront cette nuit. L'effroi suit l'émerveillement, les rats, pourquoi les rats existent-ils? Qu'est-ce qui a pris au créateur de sortir de ses mains saintes et vénéfables ces bêtes immondes, il n'était pas obliqué, je suis sûr que l'enfer est pe-

plé de rats. Je pense que cette nuit l'un d'eux poursuivra son grignotage dans mon chaume, qu'il faudra que je me bouche les oreilles pour ne pas percevoir ses couinements et le bruit de sa copulation sauvage avec les rates accourues et que je grincerai des dents de terreur et que je n'allumerai point ma lampe pour ne pas distinguer les petits yeux brillants et durs, perdus aux poutres, au bout de leurs têtes grises. Vite, que je m'endorme et que mes paupières se ferment sur mes misères avant qu'il ne soit trop tard.

Les rats ne sont pas venus. Ils sont dû passer la nuit dans les tombes, c'était la Toussaint, ils avaient à se mettre sous la dent, les morts frais de l'année. J'ai dormi comme une bûche à cause des émotions suscitées par ma chute. Ma colonne vertébrale ne me fait plus mal. Par contre, je me suis réveillé avec un bras immense, enflé, creux. A présent, je ne ressens pas une sensation de picotement, mais un mal lourd, rond, constant dans tout l'avant-bras. J'ai pris un torchon, je l'ai noué autour du cou, et j'ai passé dedans mon avant bras. Je rentre dans ma condition de manchot. Je porte mon néant en écharpe.

Nédélec est venu à dix heures. Il voulait connaître la perfection de sa technique rebouteuse. Je lui ai servi un verre de vin.

- Ton bras, Stève.
- Tu vois, il est enflé.
- Il s'est approché. Une nouvelle fois j'ai vu ses gros mains ramper sur ma manche, J'ai dit :
- Touche pas.
- J'étais fier de mon bras. La douleur était supportable, mais il m'était délicieux de faire croire le contraire.
- C'est trop tard, a-t-il dit, effaré. Pourquoi ne m'en as-tu parlé hier? I doit y avoir une cassure. Et peut-être que la pourriture va se mettre dedans. Ça te fait souffrir, hein, Stève?
- Je comprends.
- J'exagérais.
- A ta place, je ferais venir le docteur.
- Tu n'y penses pas. Je n'ai pas d'argent à perdre.
- Il s'est détaché de moi. Il était désolé. Il avait rabattu son képi sur les yeux, à la façon d'un capitaine après une escarmouche mal engagée.

- Tu ne peux pas rester comme ça, a-t-il poursuivi, ces machins là, crois-moi, c'est scabreux. Le pus, c'est toujours scabreux. Mon père disait qu'il pouvait tout faire, hormis lutter contre le sang pourri. Une fois, je l'ai vu au chevet d'un fermier qui avait un panari dans la deuxième phalange du pouce. Le fermier, non plus, ne voulait pas faire appel au médecin. Son pouce, c'était une grosse loche jaune. Tu ne me croiras pas si tu veux, mais on a enterré le gazier trois jours après. Si c'est ça que tu veux?

- Moi, je ne veux rien, Nédélec, rien du tout. Je m'étais assis à ma table. J'ai trinqué avec lui. Comme j'ai trouvé que le vin me faisait du bien, je me suis dit que j'étais moins malade qu'il voulait bien le dire. Mais, je gagnaï doucement, quant même, pour l'annuyer, le pauvre Nédélec.

- Bon, qu'il a dit. J'ai encore quelque chose pour toi. Un télégramme, Voyons.

Il a sorti un deuxième papier bleu de son sac. Il me l'a tendu en disant :

- Eh ben, tu en as de la veine. Il y a quelqu'un qui pense à toi à Paris.

J'ai fait l'âne.

- Tu crois?
- Bien sûr. Un truc comme ça, ça vaut dans les 400 francs. En trois jours, tu en as reçu deux. Ça ne finira

peut-être jamais. Aurais-tu une poule à Paris, par hasard?

S'il avait su. Je n'ai rien dit. J'ai pris le télégramme. Je l'ai laissé sur la table. Je ne voulais pas l'ouvrir en sa présence. J'aime régler mes petites affaires tout seul. Je suis un maniaque de la solitude. Je ressasse mes histoires. Je règle mes comptes avec mon esprit, sans témoin. J'aime ça, radoter mes pensées, mes bizarreries, mes fadaïses. Je suis une variété de ruminant. Voilà pourquoi, j'ai dévié la conversation sur autre sujet : les rats. J'ai dit :

- Mon problème, Nédélec, ce sont les rats.
- Quoi?
- Les rats.

Il n'était pas pressé. Il s'était assis et roulait une cigarette. Il m'a tendu sa blague. J'en ai roulé une grosse et j'ai tombé des débris sur ma table, derrière mon bras : de quoi en faire une deuxième. Il faut savoir récupérer.

- Les rats, a répondu Nédélec, tu peux pas savoir comme c'est intelligent. Les savants, ils disent que les rats auront raison, un jour, de notre espèce. Ils ont fait des études. J'ai lu un article là-dessus dans l'almanach des Postes. C'est effrayant. Ils ont la science du mal, ces animaux là.
- C'est pas vrai?
- Je te jure. Les savants c'est les savants. Ils savent ce qu'ils disent. Un rat sait s'adapter à tout. Tiens, les grandes empoisonnées par exemple, c'était une trouvaille formidable. Au début, les rats allaient crever dans tous les coins dès qu'ils en avaient mangé. A présent, ils ont trouvé la parade. Ça ne leur fait plus rien. Ils sont vaccinés, si tu veux.
- Pas possible?
- Comme je te le dis, Mieux, de nos jours on peut voir des rats longs et puissants comme jamais on n'en avait vus. Avec le temps, la race prend des forces. Il y en a d'aussi longs que ton avant-bras. Et puis alors, ça se reproduit à une vitesse terrifiante. Une seule femelle peut mettre au monde une nichée par mois. Or, les femelles quand ils font des petits, c'est en pagaille : au moins dix chaque fois. Et comme l'âge moyen d'un rat est de six ans, tu peux calculer toi-même, le nombre de petits que peut faire une seule femelle en une seule année.

J'étais terrifié. Le mauvais état de mon bras me préoccupait moins que le mauvais état de mon toit de chaume : tout un arrondissement Nédélec a poursuivi : - Moi, ces bestioles quand je les vois qui se fauillent dans les caniveaux, j'ai comme un trou à la place du cœur et je ne sens plus mes sangs. C'est idiot, mais c'est comme ça.

- Je ne lui ai pas dit que j'en avais chez moi, en pension. Il se serait enfui. Ses connaissances semblaient sérieuses. Le dégout l'avait poussé à se documenter. Il avait peut-être des recettes pour agir contre mes ennemis. Nédélec serait mon allié.
- Tu en sais des choses, Nédélec.
- Il a pris un air modeste, le farouard.
- Tout le monde connaît cela, a-t-il dit. Mais pourquoi me parles-tu des rats?
- Je ne sais pas. Une idée, comme ça. Au fond, les rats, c'est un problème universel, comme le mal.
- Tu l'as dit. C'est bien vrai, le mal c'est.

Feignant l'indifférence, je lui ai demandé s'il n'existait pas, malgré tout, une parade. J'ai dit :

- Admettons d'un type trouve dans sa baraque, un beau matin, un rat ou deux. A ton avis, il n'a plus qu'à mettre la clé sous la porte et à foutre le camp?
- M'est d'avis, a répondu Nédélec, qu'il y a peu de choses à faire. Poser des ratières? Un, deux se laisseront prendre, pas trois. Ils se communiquent les tuyaux, ces

sagains. Ils sont solidaires. Pas comme les hommes. Non, une seule petite chance : avoir un chien.

- Quel chien?
- Un chien de Boche. Tiens, tu connais les teckels? Ces bassets sont des bagarieurs terribles. Toujours aux aguets. Des antrats. Malins comme eux, féroces, comme eux. Moi, Stève, c'est avec un chien comme ça que je tâcherai de me défendre. Ils ont du nerf, des griffes terribles. Un teckel ça te zigouille un putois en moins de deux.

- Je savais ce qui me restait à faire : chercher ce sauveur, il a poursuivi.
- Dans la commune, je ne connais qu'un type qui en a des teckels, c'est Alan Jos, tu sais le bossu. Tu vois?
- Le Saint?
- Ouais, le Saint.

Nédélec s'est levé. Il s'est étiré. Il a baillé, «Faut que je continue ma tournée» qu'il a dit. Je l'ai vu se diriger vers la porte, à regret. «Kenavo, Stève» a-t-il dit. Puis il est parti dans les grandes pluies obliques, précipitamment. Il avait peut-être deviné qu'il y avait des rats chez moi.

Je suis retourné à ma table, j'ai ouvert le télégramme, ajusté mes lunettes, et j'ai lu : «Avez-vous bien fermé la bouteille de gaz?». J'ai lâché un juron, sauté sur mon banc. En retombant sur la table, mon bras m'a fait mal. Les références, dans les cases, étaient les mêmes «Paris 09 heures 30». J'ai regardé la bouteille de butane. Elle était comme d'habitude : bleue, avec une bande jaune. Elle était fermée fermée puisque je ne m'en étais pas servi depuis la veille. Je ne me suis même pas dérangé pour vérifier si l'échou de sûreté était serré à fond. Je ménage mes gestes. A quoi bon? Je savais à présent que quelque un, de Paris, me jouait une farce. C'était un homme ponctuel comme un horloge. Chaque matin, avant de se rendre à son travail, il postait son télégramme à mon adresse. Il avait dû trouver celle-ci dans une nomenclature quelconque, mais laquelle? Je n'ai pas de téléphone. Je n'existe pas dans le Bottin. Je n'existe d'ailleurs que pour Nédélec et les rats. Alors, qui? Qui, sinon Edern. La pensée de mon fils me rappela que j'avais oublié de donner au facteur la lettre que je lui avais écrite. Aucune importance... Je la lui remettrais un autre jour. Ou bien, j'en poursuivrais la rédaction, histoire de passer le temps.

Le plus urgent est de trouver ce teckel et de l'apprivoiser à mes manières, à mes habitudes, à mes odeurs. Rien n'est encore joué, je ne suis pas heureux, je ne suis pas malheureux.

*Donc mon cher fils, c'est moi Stève. Il est près de minuit. Je t'écris dans ma chaumière de Tréhubert. Il s'est passé des tas de choses ici. Il peut se passer des tas de choses même à Tréhubert, ne serait-ce que dans ma tête. Je t'écris. Je te parle. Tu ne m'entends pas. Depuis le temps que tu ne m'entends pas. Existes-tu même? Qui sait si tu existes? Les femmes que tu trépotes, peut-être, dans ta chambre de rupin. Tu as toujours aimé les rupins. C'était encore pour me claquer la gueule.*

*Je suis dans ma chaumière. Mais, vois-tu, je ne suis pas seul. Il y a un chien avec moi. Je l'ai appelé Black parce qu'il est noir et que, dans nos pays, tous les chiens noirs sont appelés Black. C'est comme ça. Original, hein! Mon chien se lèche devant l'être, recherche les endroits chauds, c'est un teckel, il est bas et long. C'est une bête anxieuse, qui a des yeux d'une mobilité extraordinaire, des yeux noyés de drames invisibles, de secrètes férocités. Souvent, il s'assoie sur*

*le dergé, se cherche les puces, le plus souvent, il s'étend de tout son long sur mon carrelage, la gueule sur les pattes de devant et il me regarde. On dirait qu'il cherche à comprendre, qu'il ne comprend pas, qu'il pressent des périls, je crois qu'il sent les rats et qu'il a peur, lui aussi.*

*C'est Alan Jos qui m'a donné Black. Tu connais Alan. C'est le vieux qui ramasse du crotin sur la route pour fumer son jardin. Il est bossu. Certains le prennent pour un innocent et les autres pour un Saint. (C'est peut-être la même chose). Retraité de la marine, il avait quitté le pays à quinze ans pour y revenir à soixante. Entre temps, il avait vu l'Asie, l'Océanie, les Amériques, toutes les mers, toutes les îles. Ancien de la marine à voile, chapardeur de l'antique beauté du monde, Alan passe son temps à lire des traités de géographie, des almanachs, des dictionnaires. On le dit très pieux, bien accordé à la nature, il aime regarder la mer aux aurores et murmurant des litanies. Après, il va soigner ses fleurs.*

Je suis donc allé voir Alan. Tu sais qu'il habite à l'anse de Porz-Brein, dans une épave de thonier qu'il a rafistolée de ses mains, avec du papier goudron. C'est très bien, c'est même dans ce port des bateaux morts, dans cet ossuaire de dundees, au milieu de ces brumes qui traînent sur l'eau, la seule tache de couleur que l'on peut voir : une sorte de grande fleur sur le pourrissement des eaux. Porz-Brein, d'ailleurs, veut dire en langue bretonne, le port pourri.

Il m'a fait les honneurs du logis avec une satisfaction visible. Il a installé sa chambre dans l'ancienne cale à thon. Il y a des étagères avec des livres à cause des pots qu'il ne vide pas et que l'on voit dans les coins avec un liquide doré pareil à de l'hydromel. Il a amenagé une deuxième pièce dans l'ancien carré de l'équipage. C'est là qu'il fait sa cuisine qu'il a récupéré sur une épave, ses sièges sont de simples casiers de bouteilles rembourrés avec de la paille. Il y a, cloué sur la paroi de gauche, une tête de Christ qu'Alan a récupéré dans un magazine. Et en dessous, sur une planche un verre avec des violettes dedans. Sous la dunette, Alan a installé un petit oratoire. Il y a une statue de Saint. Il paraît qu'Alan s'agenouille souvent devant cette statue et qu'il y prie jusqu'à des heures avancées de la nuit. C'est drôle, il y a en lui quelque chose qui attire, je ne sais pas ce que c'est. Il y a dans ses yeux, comme un éclat d'étoile. Une étoile du matin. «Oui, ici, c'est bien, Stève» m'a-t-il dit. Il m'a indiqué que l'avantage de sa demeure était d'être à la fois marine et terrienne. La proue en effet baigne dans l'eau et, à marée haute, elle clapote contre la quille enfoncée dans la vase. Quant à la proue, orientée vers les brandes, haute au dessus des rocaïles et des genêts, elle conduit à un jardin minuscule, désiroire, bête comme chou.

La superficie du jardin ne dépasse pas quatre vingt mètres carrés, Alan l'a clos avec des plaques de carton et de tôle où s'appuient des plantes folles. «C'est mon paradis» qu'il dit. Le crotin qu'il ramasse chaque jour sert à engraisser son paradis. A babord, il y a le potager et à tribord le jardinet d'agrément. Alan, aux beaux jours, a tout sous la main en fait de légumes. Il complète sa nourriture de quelques laitages et de poisson frais. Jamais de viande. Côté fleurs, il m'a dit que l'été ses plates bandes sont pleines de hautes marguerites, d'hortensias, de chardons bleus. Je suis resté longtemps à écouter Alan me parler de ses fleurs, de leur beauté, du soin amoureux dont il les entoure. Un homme heureux. J'envais sa paix, son innocence, son royaume. Alan n'a d'une loque que l'apparence

vestimentaire : son caban devenu gris, son pantalon de velours rapiécé comme une vieille voile. Moi je suis un moine sans confrérie, sans foi, sans culte. Lui, non. Que m'a-t-il manqué? Quel cher amour, quel sale amour m'a manqué? Qu'est-ce qui s'est passé pour que je sois un boutiquier de rien, un homme de rien? Alan est du côté du soleil. Il dira pourquoi les uns se rient de leur trou et pourquoi les autres y végètent? Pourquoi les uns se sauvent des tombeaux et pourquoi les autres s'y décomposent? Bah, on ne sait rien, on ne voit rien.

Alan, après m'avoir fait les honneurs de son jardin, m'a entraîné dans son carré. Il y tenait, et moi aussi. C'est que j'avais une prière à lui faire. Je lui ai parlé des rats. Tu n'ignores pas que ma mesure en est infestée. Dès que j'abordai ce sujet, son visage a pris une expression de terreur. La faille dans son monde, à lui aussi, c'étaient les rats. Il s'est battu la bosse «Quelle horreur» a-t-il dit. Il a répété la phrase plusieurs fois, «Quelle horreur». Et toujours s'étrillant le dos comme s'il eut voulu exorciser quelque crainte funeste. Il m'a raconté alors que sa «propriété», l'année dernière, avait subi une véritable invasion de rats d'épout.

Dès que blanchissait le soleil, les rats grouillaient partout : sur le pont, dans les cales, dans les coursives. «Épouvantable disait Alan, épouvantable». A la fin, Alan lui-même sentait le rat. Il en trouvait dans les gamelles, dans sa paillasse, dans les placards. L'impudence des parasites allait jusqu'à le marquer. En plein jour, parfois, les rats se baladaient sur les lisses, plongeant dans l'eau et s'en revenaient à l'épave, en grimant sur la coque. De véritables équilibristes, des rats savants, cruels, démoniaques, ils étaient gris, avec des babines violettes, des rats funambules. Figure-toi, qu'ils étaient capables de grimper au faite du mât, de s'y prélasser, le ventre sur la pomme du pavillon. Alan se battait toujours les flancs en me racontant les péripéties de l'invasion. «Des envoyés du diable, pas de doute» disait-il.

Mais Dieu envoyait à son serviteur le secours désiré. En l'espèce, ce fut sous la forme d'une chienne. Une chienne teckel, elle était pleine, grosse, malade, sous les oreilles, elle n'avait plus de poil, et elle marchait les yeux las, craintivement, comme si elle avait été battue par quelque'un dans la campagne. Eh bien, cette brave chienne de rien, sitôt adoptée par Alan se révéla d'un extraordinaire courage. Ce fut, chaque nuit, une lutte féroce dans les coursives. Au matin, il n'était pas rare qu'Alan trouvât dix, quinze rats crevés, cou coupé, ventre en l'air? La délivrance était proche, le matin allait revenir à Porz-Breïn. Les escouades grises ont résisté une semaine et puis un beau jour, miracle, plus de couinement, plus de cadavres, plus rien. Les rats étaient partis. Alors la chienne a mis bas. Depuis ce temps là, Alan élève des teckels. J'en ai compté sept. Il m'en a donné un.

Voilà pourquoi, à l'heure où je t'écris, mon Black est allongé dans la cheminée. Parfois, je l'entends qui pleure comme un enfant. Ça me fait mal. Peut-être rêve-t-il à l'anse Porz-Breïn, aux orties du jardin, aux épaves à fleur de mer. Son royaume. Il était heureux, peut-être. Ah, j'aurais aimé être chien comme lui : avoir Alan pour père nourricier, l'anse Porz-Breïn pour horizon. Car me voilà seul dans ma tanière, avec ce bras plein de pus, qui grossit de plus en plus et que traver-

sent de douloureux lancements. Et avec ce télégramme, le deuxième, reçu ce matin : «Avez-vous bien fermé la bouteille de gaz?» Je ne demande rien aux hommes, qu'ont-ils à me tourmenter? Est-ce que je vais voir, moi, si leur bouteille de gaz est bien fermée? Qu'ils se débrouillent avec leur gaz, je me débrouillerai avec le mien. On n'a pas idée. Qu'est-ce qui leur prend de me poser des questions pareilles. Qu'on me laisse à ma condition de manchot.

Mais pourquoi te dis-je ces choses? Tu te soucies si peu de moi que c'en est ridicule. Je radote. Je salive comme Black d'inutiles pensées. Si tu reçois cette lettre, tu la liras en t'esclaffant. Tu as toujours eu des dispositions pour la moquerie. Ta bouche venimeuse! J'en vois les plis aux commissures et je t'entends «Quel pauvre type». Peut-être montreras-tu mon message - l'ultime message car nous ne savons ni le jour ni l'heure - peut-être donc donneras-tu ma prose à lire à tes amies. Les garces! En ta présence, elles feront des commentaires sur mon écriture baveuse, sur les ronds de graisse qu'il y a sur le papier. Ta haine s'alimentera de leurs rires. Tu penseras ainsi t'échapper à jamais des choses de Trérier, te libérer de mon emprise. Mais, elle est puissante la force qui nous relie. Tu n'y pourras rien. Tu te trouves amarré à ma coque pour toujours. L'épave que je suis entrave la goélette que tu voudrais être. On n'échappe pas aux autres. On n'échappe pas à son père. Terrible paternité. Tu es pris. Je suis ton oiseleur pouilleux et maladroit, mais ton oiseleur tout de même. Mesure ma tyrannie à l'obstination piégée, Edern. En pleine glu. D'où l'envoi de ces télégrammes : «Avez-vous bien fermé la bouteille de gaz?».

Avoue-le : plus que de ma faille, ta malveillance est née de la découverte que je fis de ton vice. Tu avais neuf ans. J'avais remarqué que tu disparaissais dans le grenier plusieurs fois par jour. L'été flambait cette année-là plus que de coutume. Les jardins étaient roux et secs. Il n'était pas normal qu'un garçon de ton âge se réfugiait sous les combles étouffantes. Intrigué, je t'ai donc suivi. Tu étais dévêtu, assis dans les vieilles nives sur les chiffons et tu te masturbais. Je t'ai dit «petit salaud». J'ai vu jaillir dans tes yeux l'éclair d'une haine toute neuve. Evidemment, j'étais passé par là, moi aussi, tous les hommes passent par là, avec leur jeune sexe entre leurs pattes, comme un serpent ignoble et impatient. Je suis redescendu au magasin. pendant trois jours, je ne t'ai pas vu. Sans doute te baignais-tu dans la mer à Kersidan pour étouffer ta fureur et ta honte. Quand tu es revenu, tu n'étais plus le même. Tu ne me parlais plus. Tu prenais habituellement tes repas et disparaissais aussitôt. Je fus accablé de remords. Je me disais que je n'aurais pas dû te suivre. On se mêle toujours trop de la vie des autres. On devrait rester dans sa tour. La curiosité est le début du crime. Chacun détruit son voisin avec ses yeux qui observent, ses cils battants, ses regards griffants. En ce temps là, j'étais comme tout le monde, un peu comme. Je causais. Je m'intéressais aux gens de Trérier. Je discutais des amours des uns, des dévênes des autres. De la peine d'autrui, je tirais quelque volupté, parfois sans m'en rendre compte. Tout le monde est comme ça. La société est une sorte de champ de bataille invisible, un jeu de chat et de souris, une insatiable, une impitoyable quête de chaleur, je te dis, moi Stève, le monde est un grenier d'assassins. La règle reste la destruction. La vie détruit. Les vivants sont tous des rats. On se grignote en silence. On s'épouille de boue. On est incommensurable la turpitude de celui qu'il a créé à sa semblance. L'enfer, c'est ici, en bas. L'enfer c'est une masturbation frigide de pensées meurtrières. Il eut

fallu cent mille Christs pour pouvoir entrevoir la rédemption autrement que comme une hypothèse théologique. J'ai vu une fois la reproduction d'un tableau dans Paris Match. C'était la toile d'un peintre du Moyen-Âge, me semble-t-il. Je ne sais plus très bien. Peu importe. Dans cette toile, sur fond rouge, les hommes se bouffaient entre eux. Certains avaient des cornes sur la tête, d'autres enfourchaient des ventres, des langues bavaient sur des femmes nues. C'était l'enfer. Mais, moi, je n'aurais pas ajouté de flammes. Ni ces couleurs rouges. L'enfer est gris plat gelé. Son décor serait plutôt celui d'une rade pluvieuse, sans bateau, sans soleil, sans bruit, il n'y aurait pas de phare, ni de fanal, ni d'étoile. Les hommes, ce serait ce liquide immobile, dissous, figé dans une spectrale immobilité, une mer de fiel sans bruit. Et ils sont damnés, non pas tant par leurs actes, que par leurs intentions secrètes, par leurs idées de taigne hypocrite, par leur galeuse imagination. Pour découvrir la réalité infernale du monde, il n'est que de montrer dans les greniers pleins de choses mortes, d'enfants en rut dans les décors parmi les araignées. Alors les fils regardent les pères avec des yeux de criminels et la mer elle-

même n'est plus la même.

Black est pris de convulsions. Alan Jos m'a prévenu que c'était normal. Je n'aime pas ça. S'il allait mourir? S'il allait me laisser seul avec les rats?

Ainsi mon fils, ma lettre est fort logique. C'est le quatrième feuillet de mon cahier d'écolier que je couvre. Elle te fera trépigner. Mon écriture de patte de mouche en tremblote te donnera mal à se laisser déchiffrer. Il ne me déplaît pas que je t'apparaisse ainsi plus opaque, moins clair, que tu t'imagines.

Le vent se tait enfin. Je devine que le ciel, la nuit du ciel, se couvre de nuages accourus du Sud. Demain, il pleuvra encore. De grandes nappes se formeront entre les échancrures noires. Bah, on verra.

Je prends mon clebs dans mes bras. On dirait un gosse transi et qui a peur. Mais ce bras gauche blanc, plein de pus, si lourd est-il de moi? «Je m'en vais aux vers», c'est sûr. Avec mon chien. Misère de vie, chienne de vie. Mais qu'est-ce que fous là, nul, vain, sans métier, sans femme, sans rêve? J'envie ceux qui rêvent car ils chassent la mort, la rôdeuse, la founeuse. Moi, je me tue inexorablement. Libéra me domine.

A SUIVRE

## ANTHOLOGIE MARCEL PROUST

«Ce matin-là quand nous rentrâmes pour le dîner nous trouvâmes B. dans le jardin, B. qui corrigait le cahier de français de la fille de l'hôte.» Ce soir, je n'aurai rien à vous lire, dit-il, il faisait si beau que j'ai été toute la journée en mer et je n'ai pas travaillé. Mais voyez-vous, dit-il, comme on apprend mal le français à cette petite fille. Voici ce qu'elle apprend par cœur : *Un bon vieux père a douze enfants, ces douze en ont plus de trois cents, ces trois cents en ont plus de mille, ceux-ci sont blancs, ceux-là sont noirs. Quatre plats plats dans quatre plats creux, quatre plats creux dans quatre plats plats.* Et on lui donne à lire Le Bourgeois gentilhomme : elle ne comprend pas, mais on lui dit de continuer tout de même. Elle m'a montré où elle en était. C'est au milieu des couplets turcs, *muphit, cadir, bezir*, et elle le lit attentivement, croyant apprendre autant de mots français. Mais la petite fille, qui avait beaucoup plus de confiance dans la science de la maîtresse de pension que dans celle de B., ne paraissait pas beaucoup goûter cette intervention dans ses travaux et lui dit en breton : «Mettez-vous donc là à écrire plutôt ce que vous avez à écrire», et ayant couru dans le jardin en faisant aller son corps et ses bras de droite

et de gauche, mouvements que suivaient avec entrain les rubans roses qui étaient noués dans ses cheveux, elle rapporta sa liste de mots français et se mit à réciter tout bas : «le avril, la biquette, la dure, la erreur, le messager, le monsieur, le toc-toc, le trisaieul, le tuf, la mermine, le vilain, le vis-à-vis, la volée, le zèle, le zouave...» De temps en temps elle s'arrêtait, nous regardait; elle voulait bien nous envoyer le sourire paisible de l'habitude, heureuse de ne plus être troublée avant de recommencer à réciter : «le avril, la biquette», avec l'ardeur et la sérénité de la foi.

Nous montâmes un instant dans notre chambre et quand nous redescendîmes, B. parlait avec beaucoup de vivacité en breton à l'hôte et au pêcheur. Il expliquait qu'il avait eu une querelle avec le nouveau coiffeur qu'il trouvait beaucoup trop cher. Il parlait avec beaucoup de volubilité, prenant évidemment à pouvoir faire des plaisanteries en breton le plaisir d'un enfant qui commence à savoir assez bien nager pour pouvoir faire quelques mouvements gracieux comme les vrais nageurs.

Jean Santeuil, Préface.

MARCEL PROUST

## DITS ET CONTREDITS

### CITER OU NE PAS CITER ?

Alain GUEL

Suis-je un bon lecteur? Je choisis dans chaque livre ce qui me convient exprime ma pensée mieux que je ne pourrais le faire, et servira de citation et par conséquent à convaincre. Nous voulons être confirmés par l'aveu de l'autre, ainsi que Chateaubriand : «On ne peint bien que son propre cœur en l'attribuant à un autre.»

Et je ne parle pas du paresseux que je suis... Citez, et voilà trois lignes d'écrites. Ah! c'était bon du temps des romans feuilletons, quand l'auteur était payé à la ligne!

L'art de citer est-il celui des bons auteurs? Le texte doit se faire à lui-même. Mais ce sont les bons auteurs que l'on cite. Et c'est grand plaisir à le faire.

Il n'est de livre où je ne trouve substance, et de quoi citer, même pour évoquer le problème le plus actuel. Ai-je parlé de Nantes en Bretagne, du cynisme découpage de la Bretagne, n'ai-je en même temps évoqué le principe démocratique dans le droit de vote, que je trouve dans Proudhon de quoi m'approuver : «La conservation des groupes naturels, écrit-il en 1863, est donc pour l'exercice de la puissance électorale, de la plus haute importance : c'est une condition essentielle de vote. Sans elle, point d'originalité, point de franchise, point de signification nettement accusée dans les suffrages... La destruction des groupes naturels dans les opérations électorales serait la destruction morale de la nationalité même, la négation de la pensée de la révolution.»

Pourrais-je mieux dire que Proudhon? Je le laisse poursuivre. La base inorganique des suffrages «ne tend à rien de moins qu'à anéantir la vie politique dans les villes, communes et départements; et, par cette destruction de toute autonomie municipale et régionale, à arrêter dans son développement le suffrage universel.»

Mais l'approbation de Proudhon me vient après coup, quand je me suis déjà exprimé, alors, c'est l'esprit de l'escalier, qui n'est pas aussi vain et ridicule qu'il s'affirme être lui-même. Alors, je poursuis...

Ai-je mis en route de cosmopolitisme qui prétend se confondre avec la mission universaliste de la France? ai-je revendiqué le devoir de maintenir la diversité des hommes et des peuples plus encore que le «droit à la différence» dont n'importe qui, et souvent l'adversaire secret, se targue aujourd'hui, que j'entends la voix de Péguy s'adressant à Jaurès : «Je n'éprouve aucun besoin d'unifier le monde. Plus je vais, plus je découvre que les hommes libres et les événements libres sont variés». C'était en 1901, dans Casse-cou.

Ai-je mis en doute le «génie» de nos maîtres et de tous les Staline, une voix russe ricane à mon oreille :

«Si l'on vous parlait de tous les imbéciles mondiaux Qui tiennent entre leurs mains le sort de l'humanité, Si l'on vous parlait de tous les salauds mondiaux Qui entrent dans l'histoire couronnés de lauriers...»

Guéorgui Ivanov

28

Si je cherche dans l'écriture cette communion secrète et tumultueuse et féconde du particulier le mieux localisé et le plus intimement lié à la terre, une langue et un peuple, avec l'universel, je transcris, venus d'Amérique, et de l'américain après le russe, les mots de William Carlos Williams : «... ce que signifie avoir une littérature originale. C'est avoir une base, un support local permettant de jeter un pont entre le savoir contemporain et le savoir classique; d'affirmer la continuité des vertus communes du style; d'affirmer leur origine aristocratique ou démocratique, qui sont identiques, comme on l'a précédemment fait remarquer puisque l'aristocratie est fleur de la localité et partant expression parfaite de la démocratie.» (Au grain d'Amérique).

Citations, citations... Voici les pierres de ma forteresse. Briques de papier mâché, comme mon cartable, enfant, était fait de papier mâché, me disait-on. J'éleve ma tour des mots empruntés à d'autres, seul est de moi le ciment qui doit les unir. Et le plan de l'architecte. Qu'est-ce qui est le plus essentiel? Nous ne faisons que choisir. N'est-ce pas la notre liberté? Pourquoi pas? Nous sommes le plomb, lourd et nécessaire, qui joint les morceaux du vitrail. C'est le travail du maçon et du vitrier, comme eux j'assemble pour d'autres, ils tirent profit de tant de lectures mais il n'y aura profit que s'ils consentent à lire et cherchent eux aussi de quoi citer. Peut-être de quoi me citer...

Sinon bouillie de chats, paresse, somnolence, contentement de soi... Reproche ordinaire fait à celui qui cite trop souvent. Quel socbe viendra me relayer? Quel pédant de collègue osera me reprocher de lire trop? Quel professeur écrira en marge : «Soyez donc un peu personnel?» Alors qu'il est prêt à me citer La Bruyère : «Tout a été dit depuis six mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent.»

Notre seul mérite est d'unir nos propres morceaux. Il arrive, comme ici, que la citation devienne le ciment. De toutes façons, citant ou non, nous pourrions dire : «Voici mon œuvre... Tel est l'homme.»

Il y a une modestie (fausse) à citer (voyer ma science) et une faiblesse (je vous appelle, poètes, à mon secours). Au fond, c'est toujours moi qui approuve l'auteur que je cite quand je prétends m'appuyer sur lui. Ce n'était ni Proudhon ni Péguy qui disent cela, c'était moi. L'art de citer est celui d'un subtil orgueil.

Nos idées viennent de partout. Nous avons oublié l'origine, qui le plus souvent fut l'école. Nous sommes devenus nos idées empruntées à d'autres, cet ensemble incohérent et contradictoire dont nous connaissons seul la logique. L'homme le plus ignorant est le résumé de tous les hommes. Nourri de leurs songes, de tous les proverbes, qu'il aime répéter, tous les préjugés, de toutes les ignorances.

C'est pourquoi l'art de citer s'apparente au bouddhisme zen. Il est l'art de ne pas citer. «Monsieur, votre fils sera ignorant. - Tant mieux, il ne fera pas de citation.»

Et celle-ci sera la dernière.

Alain GUEL

## LIRE DELIRE DES LIVRES DELIVRE

### PLAIDOYER POUR UNE VIE POETIQUE par GABRIEL JEHAN

Ces lignes ne seront pas un vulgaire éloge de la poésie. Celle-ci n'a guère besoin de nos naïvetés pour se bien porter! Nous tenterons par contre d'expliquer ou plutôt de deviner quel quotidien, quel acte de devenir nous suggère l'expression «vie poétique».

Nous ne le répéterons jamais assez : la poésie est dans l'œuvre, la poésie est à l'œuvre. C'est bien aux ouvrages des poètes, à leurs textes, à leur langage qu'il faut se référer avant tout discours, avant toute explication scolaire artificielle, truquée et stérile. Scription ou poème, musique ou tableau : les poètes laissant des traces, indiquent en compte (en amitié) leur compétence incontournable.

Alors, l'aube s'éveillant à peine, c'est à l'écoute de l'œuvre qu'il faut se porter. Avec la virginité d'un étonnement recommencé, ouvrons les livres des poètes, ouvrons nous nous-mêmes... Ne cherchons pas à expliquer, à disséquer le texte, c'est l'extérior, le déchiqueter, le détruire. Laissons les mots parler d'eux-mêmes, et les choses dans les mots. «Les choses parlent, le souffle des choses, le vent immobile des choses» (Guillevic, In Terraqué).

Notre lecture sera scrupuleuse, rigoureuse, attentive... ou ne sera pas. Nous serons le bon élève des poètes. Tout texte est un hommage à un lecteur potentiel. Ce serait commettre un douloureux outrage que de n'y prendre garde, que de manquer à ces appels des lignes palpitant doucement en le désert des pages... Nous sommes responsables d'une triple existence : celle du poème, celle du poète, et la notre enfin.

La tentation est grande alors d'intellectualiser notre contemplation. «Le monde est vaste mais en nous il est profond comme la mer» (Rilke). La vie poétique est une vie intérieure non une vie intellectuelle. L'intellectuel (du moins selon la pensée pensante (celle du mot) ne vit que selon la pensée pensante (celle qui analyse) mais la pensée rêve aussi, et désire et imagine... «Aller en soi-même et ne rencontrer durant des heures personne» (Rilke, In Lettres à un jeune poète).

La vie intérieure enfante le monde extérieur qui suscite à son tour la rêverie solitaire... Relisons «Les Eaux Etroites» de Julien Gracq et le tout récent livre de Kenneth White «la Route Bleue». La frontière entre pensée et monde est bien mince, comme toute frontière elle est conventionnelle. «Par les yeux du petit garçon l'univers prend conscience de lui-même (Hubert Reeves, In Patience dans l'azur).

Cela ne suffit pas de lire les livres, bien sûr. Encore faut-il les accueillir en soi, les allier aux mamelles de sa solitude. «Un poème, c'est l'intérieur et l'extérieur, quelque chose au cœur de laquelle on peut habiter» (Georges Perros, In Echantillons).

L'œuvre poétique est plus qu'une prise de conscience, une prise de vitesse et d'intensité (une prise de sang, disait Michel Mouligneau). «Le véritable lieu de naissance est celui où l'on porte pour la première fois un regard intelligent sur soi» (Marguerite Yourcenar, In Mémoires d'Hadrien). Des livres sont bien parfois des lieux de naissance aussi. Par le regard (toujours amoureux) que je porte sur le poème, c'est moi-même que je regarde du même coup, c'est une existence accrue que je m'accorde, que je m'invente, à laquelle j'accède. «Le poème est une intensité d'être» (Gaston Bachelard, dans un de ses entretiens radiophoniques).

Paradoxalement, le poème est une intensité qui s'enracine et un ciel qui s'ouvre. Les signes du poète (le poète, ce fanal) nous remémorent l'immobilité tendrement active de la terre aussi bien que la respiration sans entraves du devenir à jamais mobile, à jamais fuyant... «S'ouvrir à l'immensité du ciel mais aussi pousser des racines dans l'obscurité de la terre» (Heidegger, In le Chemin de Campagne).

Dès lors, la vie poétique est quotidienne. Partout où je vais, partout où je suis, quoi que je fasse, je suis avec moi-même, me dépassant moi-même... Bourrer une pipe, faire son pain, contempler la mer, se perdre et se retrouver dans les bois... sont autant d'actes de la vie, aux rives de l'être. «Lorsque je vogue, par un jour brûlant, sur les eaux paresseuses de l'étang, je cesse presque de vivre et commence d'être (H.D. Thoreau).

La poésie n'est pas fruit du désœuvrement ou du dilettantisme. Comme tout art pur et rude, elle ne s'adresse pas aux petits oiseaux ou aux loisirs... encore moins, peut-être, aux «doctes» : rappelons-nous comment Sartre est passé à côté de la question. Je ne pense pas non plus que sa préoccupation première soit d'ordre esthétique. Les poètes n'ont que faire de la notion de beau vaguement réglementée par un quelconque bréviaire (n'est-ce pas, monsieur André Breton?). Sans le mépriser aucunement, je crois que le temps n'est plus à l'alexandrin. Depuis Char ou Mallarmé - et bien d'autres - la poésie interroge, brise, laisse émerger une rupture violente et douloureuse dans le sein même du «générique». Les mots que je jette me mettent au monde : «le langage met au monde» (Jean Lescaur). Peu importe l'objet que désigne ce langage. Des godillots et des chaises vides de Van-Gogh au crachat de Ferré, c'est l'émotion qui est source de verbe. L'acte est créateur, l'acte est création... et créature.

Nous dévorons les mots, nous en ferons notre pain quotidien, notre père de chaque matin et de tous les soirs. De Littérature à Pierre Guiraud (ah! perdons-nous dans les pages sentiers de son Dictionnaire des étymologies obscures, publié chez Payot!) en passant par Jakobson, les linguistes fraternisent avec les poètes. Un genre neuf naît sous nos yeux : Luce Irigaray, Barthes ou Lacan explorent les frontières du dicible... là où... «le silence est comme un langage» (Musil).

La vie intérieure est bien une patience quotidienne, un long labeur souterrain, disait Mauriac. Montaigne, Paul Valéry, Georges Perros nous ont montré combien cette lutte est toujours recommencée, jamais achevée. Et qu'on ne me parle pas du rôle social du poète! La présence du «voyant» doit, peut se faire sentir de manière moins démagogique, plus précise, plus efficace. Si le poète ignore les discours boursoufflés de bonnes intentions, il sait néanmoins les mondes de Tolkien, les fleurs d'hiver et de légendes d'Anatole Le Braz, les peurs de Lovcraft, la fierté de Tanguy Malmanche, les prodigieuses moissons de Glemmor... Le poète ne s'adresse pas à la foule anonyme, il parle d'âme à âme. Ne nous arrive-t-il pas, dans la solitude reculée d'un coin de texte, de baisser les yeux, de rougir parfois, à la confiance d'un auteur, nous sentant personnellement visé?

Il est grand temps de surmonter la dualité du corps et de l'esprit, de réconcilier la main avec le cerveau, d'offrir à ce dernier une sexualité. La poésie n'est pas un ailleurs lointain et aséptisé, elle est l'instant même, un ailleurs mouvant, un instant de chair ici présent.

29 GABRIEL JEHAN, novembre 1983

## Choses vues choses entendues

Dimanche 11 décembre 1983. Froide matinée d'hiver, entre deux tempêtes. Nous avons retrouvé le chemin de Scrignac qui ne nous conduit plus au presbytère mais à cette croix rouge, entre les herbes sèches d'un talus...

Trois chasseurs et leurs chiens passent entre les haies dénudées de Scrignac ainsi que trois braconniers, il y a quarante ans, à la poursuite d'un lièvre. C'était la guerre, il était défendu de porter une arme, du moins le disait-on.

Nous sommes, au pied de la Croix rouge, une quarantaine de personnes réunies pour commémorer la mort de l'abbé Jean-Marie Perrot, assassiné par un pâle matin d'hiver pareil à celui-ci. Herri Caouissin évoque la scène. Les derniers mots du prêtre à l'enfant du chœur. La surprise, la colère des chasseurs et l'émotion de tous. Le recteur revient de dire la messe, sa dernière messe, à Saint Corentin. On connaît le nom de l'assassin, on n'a pas cherché à se venger, c'est mieux ainsi...

Cette poignée d'hommes qui se souvient, c'est toute la Bretagne, - celle d'hier, certes, mais aussi celle de toujours. Des hommes âgés, pour la plupart, et quelques jeunes gens. L'un d'eux rappelle avec bonheur que les mots récents de François Mitterrand contre l'oubli de l'histoire doivent d'abord être prononcés ici. Qu'est-ce qu'un peuple sans mémoire ? La proie de toutes les tentations. Il est peut-être quelque chose de pire, une fausse histoire. Nous ne connaissons plus que le silence ou le mensonge.

Le temps des peuples se cristallise en des moments de tension, d'un bonheur bruyant ou d'un atroce malheur, en des lieux qui deviendront lieux de pèlerinage. Koat Keo, ce dimanche de décembre, devient ce haut lieu de misère ou la mort violente d'un curé de campagne paraît trouver un si pauvre écho. Mais ce groupe d'hommes est tout un peuple puisqu'il en est un moment l'image en si peu d'espace.

Il y a vingt ans, c'était un chemin de terre, un barde aveugle jouait à la harpe une gwerz de jadis, le Tribut de Nominot. Un tracteur avait choisi ce dimanche, ce matin, pour son bourdonnement, ainsi qu'une gubêpe prête à piquer. Quelques curieux ricanent. Rien de tel cette année comme s'il ne valait même plus la peine d'effacer un souvenir. On a élargi, goudronné la route. Quelques voitures passent sans bruit. Des gendarmes se tiennent discrètement à proximité. Sont-ils chargés de nous surveiller ou de nos protéger ? Sans doute l'un et l'autre.

L'oubli, est-ce à lui qu'on doit ce silence ? Même les ennemis vous oublient...

mais l'abbé Perrot alors n'avait pas d'ennemi. Pas ici. L'ordre de le tuer est denu d'ailleurs. De très loin, de très haut. Les ennemis sont venus plus tard, après qu'il fut mort. «Aujourd'hui, on tue d'abord, on déshonore ensuite.» Herri Caouissin à raison de rappeler ces mots qu'écrivait Dézarrois et qui paraurent dans la revue du Bleun Brug qu'avait fondé Yann-Vari Perrot. Les ennemis sont devenus innombrables, parce qu'ils sont nourris de mensonges.

Et les mensonges continuent ! Le journal parisien, **Le Matin**, parle d'une manifestation pétainiste en Bretagne. Quelle erreur ! Plutôt quel mensonge ! Nous

devinons trop l'intention pour croire à l'erreur même si la plupart des discours ont lieu en breton. Ils n'ont pas compris parce qu'ils ne voulaient pas comprendre. Le maréchal Pétain était absent de nos pensées. Pourquoi les aurait-il occupées ? Pas une fois son nom ne fut prononcé. Il n'avait pas à l'être. Son rôle dans notre histoire ne fut pas évoqué. La Bretagne n'eut pas à se déficiter de lui. Quel cadeau nous a-t-il jamais fait ? Le fragile Comité consultatif de Bretagne ? Mais il dépeçait en même temps la «vieille province». Il lui retirait par un trait de plume sa partie alors la plus vivante, Nantes et son ancien comté. Et la Révolution nationale l'endormait dans les bonnes intentions du folklore que Paris punissait de mort. Nous savons bien nous, que cette bienveillance factice était dangereuse. Elle ne faisait que nous compromettre.

Comme la Bretagne était triste ce jour de décembre ! Elle était absente d'elle-même. Mais dans le désert hivernal les témoins demeuraient debout, pareils à des prophètes silencieux.

Nous avons repris la voiture et traversé les Monts d'Arrée. Les maisons neuves alternaient avec les granges en ruines et les maisons abandonnées. Était-ce le passage à une autre civilisation ou le signe d'un déclin irrémédiable ? Il s'était ouvert par cet assassinat barbare d'un prêtre de campagne et se poursuivait par cette ignorance ou cet abandon de tout un peuple. E serait-il plus heureux ? On ne peut l'être en perdant son âme. Cette croix catolique et ces mots oubliés, sur la tombe de Yann-Vari Perrot, n'en étaient-ils qu'un moment ? Pourquoi le commémorer ? Il n'était pas question de s'acharner à maintenir cette Bretagne morte mais l'ignorance et le mépris du passé ou sa transformation en une mauvaise légende ne seraient qu'un nouvel appauvrissement et non de gage d'un bonheur futur puisqu'il ne reposerait sur rien, fragile désormais comme un bonheur d'enfant, si nous n'avions pas été là.

Cette poignée d'hommes savait l'honneur de notre peuple même si un homme simple de notre peuple avait tué son frère, un ardent curé de campagne pareil à un prêtre polonais. Il pourrait y avoir foule, cet après-midi là, sur les stades, à Brest, à Lorient ou à Nantes, je ne voyais pas une opposition fondamentale entre les hommes assis sur les gradins de ciment et des hommes debout, silencieux, recueillis dans leur passé de misère et de gloire. Un peuple pouvait être cette communauté qui subsiste en frôlant le néant.

Ces quelques prêtres de campagne et ces instituteurs laïques qui avaient contre leurs collègues et leur hiérarchie maintenu la Bretagne, je les unissais dans un même hommage, celui qui était du à l'abbé Jean-Marie Perrot et à Yann Solhier.

La vie est faite de souvenirs et d'oubli. On aurait dit que la nature dépouillée s'unissait à cet effacement. Pourtant je n'étais pas triste. Je savais que le grain enfoui dans la terre était en train de germer. Ces hommes qui n'avaient pas oublié célébraient leur jeunesse avec la mort de Y.M.Perrot. Leur combat ne pouvait être dissocié. Et moins encore des combats à venir. Il poursuivait celui de Nominot dont nous célébrerons la victoire.

ALB.

## Notes du futur souvenir

**Pour le retour ou la restitution à la Bretagne de ses biens culturels, pour la défense de sa langue.**

D'excellents articles, sous forme d'éditorialiaux paraissent dans **la Bretagne à Paris**, qui ne nous donna pas toujours ce bonheur. Nous en publions ici la substance, complétée par des notes de Yann Geyffray, deux articles ont retenu notre attention, signés par Marcel Texier : «Pour le retour ou la restitution des biens culturels bretons», paru à la suite d'une intervention de M.Mahtar Amadou M'Bow, alors directeur général de l'UNESCO sur la restitution aux

peuples spoliés et aux nations fragiles de leurs biens culturels, et, concernant la défense de la langue nationale des Breton, à travers le monde, sous le titre : «Vous compter sur nous».

Ajoutons à ces notes le compte-rendu de la Conférence de Presse tenue par Par Denez à Bruxelles, invité le 8 décembre dernier au Centre international de presse par l'A.L.E. (Alliance libra européenne) qui regroupe des députés flamands, gallois, irlandais, etc au Parlement européen.  
Cette conférence...

Tous les peuples du monde aspirent au maintien - et là où elle s'est amoindrie, à la reconquête - de leur identité culturelle. Or, cette notion d'identité culturelle s'incarne de façon privilégiée dans les œuvres littéraires, ou artistiques au sens large, dues au génie particulier de chaque peuple. Il est donc tout à fait naturel que tous les peuples du monde aspirent à ce que leur soient restitués, lorsqu'ils en ont été dépossédés par les vicissitudes de l'histoire, au moins les trésors les plus représentatifs de leur culture.

Le peuple Breton manifeste les mêmes aspirations que tous les autres peuples en ce qu'il pose, lui aussi, avec fermeté, mais sans aigreur et dans un esprit fraternel, la même revendication (1).

«Cette revendication est légitime», soulignait avec force le 7 juin 1978.

Dans la ligne de ces principes, rappelons la définition par l'U.N.E.S.C.O. d'un bien culturel pouvant faire l'objet d'une restitution. Il doit s'agir d'un bien **unique, c'est-à-dire particulièrement représentatif de l'identité culturelle, son absence ou son retrait constituant donc une amputation irréparable, un manque irréparable pour la culture dont il est l'amanation** (2).

Pas question donc de réclamer tout mais seulement ces biens dont l'absence, pour un peuple donné, lui est **psychologiquement le plus intolérable** (3).

Mais d'abord, nous Bretons, que pouvons-nous bien avoir à revendiquer ? Cette question, plus d'un lecteur se l'est déjà sans doute posée, tant est encore vivace chez nous le vieux complexe d'infériorité dû, pour le coup, entre autres choses, à la non-visibilité ou à l'éloignement des repères principaux de notre identité.

Répondons, non pas par un inventaire - ce qui ne saurait être l'œuvre d'un seul homme étant donné l'immensité de la tâche - mais par un aperçu sommaire des richesses culturelles dont l'origine est indiscuta-

blement bretonne - ce qui répond à un autre des critères définies par l'U.N.E.S.C.O. - et qui, pour toutes sortes de raisons, dont il ne faut pas exclure les rapports de forces, se trouvent, parfois de manière difficilement justifiable, hors de Bretagne.

Un chiffre, pour commencer, donnera une idée de l'ampleur du problème : sur les 120 à 150 manuscrits d'origine bretonne antérieurs à l'an mille, seuls trois ou quatre, au plus, sont encore en Bretagne. Qu'il y ait là une anomalie, un déséquilibre flagrant, une situation culturelle malsaine, inacceptable et à laquelle il importe de remédier sans délai est une évidence.

Il va sans dire que des chiffres du même ordre peuvent être avancés pour les différentes époques allant de l'an mille à nos jours.

Entrons maintenant dans le détail : parmi les plus anciens si le Cartulaire de Redon se trouve bien à l'évêché de Rennes, celui de Quimper est, lui, à la Bibliothèque nationale et celui de Quimperlé à la British Library. De nombreux manuscrits se trouvent à Paris, mais aussi à Londres, Leyden, Oxford, Copenhague, New-York.

Certains de ces manuscrits présentent un intérêt linguistique (parce qu'ils contiennent des glosses en vieux breton), presque tous ont, au plus, une valeur historique, parfois exceptionnelle.

Si l'on arrive aux débuts de l'imprimerie, on constate qu'il existe en Bretagne aucun exemplaire du **Catholicon**, ce premier dictionnaire de breton-latin-français. En revanche, un breton-latin-français se trouve à la Bibliothèque nationale avec deux très anciennes éditions (à la réserve de cette même bibliothèque (4)).

Il n'est pas indifférent que les Bretons puissent admirer chez eux, en manuscrit de cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque nationale avec deux très anciennes éditions (à la réserve de cette même bibliothèque (4)).

Et oui ! Si l'on en croit une

référence réputée pour son sérieux (en l'occurrence une édition du nouveau Larousse illustré datant du début du siècle !), quelques auteurs attribuent à un calligraphe brugois, Jean Breton (Berthoen en flamand), né en Bretagne, aux environs de Redon, l'imprimerie. L'unique exemplaire du livre que Breton aurait imprimé antérieurement à Laurent Coster (pour certains, un autre «père putatif» de l'imprimerie !), et à Gutenberg, le **Doctrinal de Paris**, est indiscutablement bretonne et on ne peut guère dire, à son propos, que son absence nous soit «psychologiquement intolérable» !

Fermons donc cette parenthèse. Plus grave encore, nous semble-t-il, que l'absence du **Catholicon**, est celle, loin de leur pays d'origine, d'exemplaires imprimés ou de manuscrits uniques qui constituent autant de jalons irremplaçables de la littérature en langue Bretonne.

Toujours à la Bibliothèque nationale, se trouve un petit volume in-24 en lettres gothiques, publié en 1530 et qui contient les trois plus anciens poèmes en langue bretonne (**Trémenvan an ytron guerches Maria, Penzec Lauenez Maria, Buhaz mabdani**). La particularité la plus frappante dans la prosodie de ces trois poèmes est l'emploi de rimes internes à côté de rimes finales ; particularité qui est commune à la poésie bretonne de cette époque et à celle des anciens poèmes gallois, ce qui atteste la continuité d'une même tradition poétique des deux côtés de la Manche.

Le **Melazor ar Marv**, imprimé en 1575, **Buhaz Santez Nonn** (manuscrit de la fin du 16<sup>e</sup> siècle), se trouvent aussi à la Bibliothèque nationale.

Environ deux cents manuscrits de pièces de théâtre en breton sont dispersés entre Paris, Aberystwyth, Dublin.

N'est-il pas permis de parler d'une véritable hémorragie culturelle ? Nous n'avons parlé jusqu'ici que du patrimoine écrit, témoignage le plus

**CHAMATAHARN** - Joliment présenté par Alan Putoud paraît un recueil de poèmes de Jakez Erwann Mouton dont on regrettera seulement le faible nombre de pages.  
C'est dire la qualité de ces textes-poèmes où toute la misère du monde se reflète sur les terres celtiques, d'Aberdeen à Dublin. La colère contenue n'en est que

plus poignante. Elle éveille aussi les images de toujours, celles des tinkers et des îles Aran ou des Cyclades. Ainsi J.-E. Mouton tisse peu à peu une œuvre poétique, en breton et en français, qui finira par s'imposer. C'est toute la Celtie qui l'inspire, à travers la peine des hommes.

## VOUS LIREZ

Publié par **HOR YEZH**

**GOULVEN JACQ** : E GWINIEG AN TAD - Goulven JACQ, lauréat du prix Langleiz pour ses émouvants souvenirs de jeunesse PINVIDIGEZH AR POUR (Edition AL LIAMM), raconte son expérience religieuse en tant qu'adepte de l'Eglise Spirite Brésilienne. G. JACQ garde bien évidemment la nostalgie de ses 20 années au Brésil et de la paix mystique qu'il trouva dans l'église d'Allan Kardec. Illustrations. 106 pages d'excellent breton. . . . . 30,00 francs

**E. AR BARZHIG** : ENVORENNOU... UR BARZHIG - Le disert écrivain trace d'une plume alerte le portrait de nombre de ses confrères au sein du GORSEDD des Bardes de Petite Bretagne. Illustrations abondantes, souvent peu connues. 78 pages. . . . . 35,00 francs

**ANJELA DUVAL** : TAD-KOZH ROPERZ-HUON - Le dernier texte d'Anjela. Un dernier retour sur l'enfance, sur les campagnes qui entourent la ferme familiale de Roperz-Huon, sur les hommes et les travaux. Le style dépouillé de Anjela Duval. Illustrations. 188 pages. . . . . 50,00 pages

**LOEIZ AR FLOC'H** : MA ZAMM BUHEZ - Marchand forain de plantes médicinales, fabricant de plaques gravées pour les chiens, bicyclettes, etc. d'où son surnom PLAKOU. Loeiz ar Floc'h nous livre, dans une langue classique, l'histoire d'une existence au connût plus d'échecs que de réussites : mais le bonheur n'est-il pas de se contenter de peu? Un portrait de l'auteur. 88 pages. . . . . 40,00 francs

**GWELTAZ AR BIHAN** : MARVAILHOU BRO-LEON - Biographies recueillies dans la région de Lesneven, avec un important appareil critique. . . . EPUISE

**MARSEL KLERG** : CANU LLYWARCH HEN - Belle traduction bretonne, par M. KLERG, des anciens poèmes gallois (V<sup>e</sup> siècle) de Llywarch Hen. Seule la traduction est publiée. Illustrations de Langleiz. . . . . 30,00 francs

**FANCH ELEGOËT** : BEZHINEREN EN ENEZEIER - Deux biographies de goemoniers de Molène, recueillies par un spécialiste réputé. 117 pages. Précieuses illustrations. . . . . 60,00 francs.

**GWENDAL DENEZ** : PESKEROURIEN DOUARNEZ - Souvenirs autobiographiques de pêcheurs et ouvriers. Très bonne illustration. 173 pages . . . . . 45,00 Francs

**PER SALAUN** : WAR-LERC'H UR FOETER-BRO. CHARLEZ ROLLAND. EUS GWERLISKIN. Premières notes biographiques sur un auteur des plus précieux. Iconographie importante. 85 pages. . . . . 40,00 francs

**PER DENEZ HIROC'H AN AMZER EGET AR VUHEZ** trois nouvelles, souvent émouvantes, traitées avec un grand sens du drame et de l'humour. Se situent dans la Bretagne moderne. . . . . 36,00 francs (sur beau papier : . . . . . 60,00 francs)

**PER DENEZ** : EVIT AN EIL GWECH recueil de huit nouvelles, où se nouent en séquences souvent dramatiques croyances populaires et amour. . . . . 45,00 francs (sur beau papier : . . . . . 80,00 francs)

**ROPARZ HEMON** : 25 KANAOUENN premier livret d'une collection complète (avec musique) des chansons écrites par Roparz Hemon. Illustrations . . . . . 25,00 francs

**JEF PHILIPPE** : TELENN AR C'HI collection de poèmes, Prix Langleiz 1982 . . . . . 30,00 francs

**PER DENEZ** : GERIADUR BREZHONEG DOUARNEZ deux volumes parus :  
II PESKED LABOUSED . . . . . 45,00 francs  
III AMZER, AVEL HA MOR . . . . . 45,00 francs dictionnaires basés sur des enregistrements. Bonne illustration.

**LOEIZ ANDOUARD** : BREZHONEG AR MOR dictionnaire Français-Breton des termes maritimes. Illustrations. Par un spécialiste de la navigation. . . . . 45,00 francs

**ROPARZ HEMON** : BEAJOUR AR GOANV l'une des plus belles nouvelles de Roparz Hemon dans le meilleur de son art et de sa technique. AVEC TRADUCTION FRANÇAISE 15,00 francs

**ALAN BOTREL** : BARZHONEGOU poèmes d'une jeune auteur, dans une langue précieuse et recherchée, sur une prosodie allitérative . . . . . 35,00 francs

**MOULADURIU HOR YEZH** . TEREZA DESBORDES, 1. pl. Ch. Peguy Poulbriant, 29260 LESNEVEN.

# L'AVENIR DE LA Bretagne

BP 103, 22001 St Brieuc Cédex.

Mensuel 10 F

## DIASPAD

culture celtique  
organe de

### KELC'H MAKSEN WLEDIG

15 Rue de la GAITE 75014 PARIS

Directeur de publication : Yann-Ber TILLENON

Rédacteur en chef : Philippe JOUET

Diffusion : J-M MORIN

Larme Iare, LA TELHAIE

56380 GUER

vous qui désirez faire imprimer  
des livres, des livrets, des revues...  
à tirage grand, petit, même  
tout petit... contactez:

**COPIE 22**

**22540 PEDERNEC**

**tél: (96) 45 18 50**

## Emgann

JOURNAL DU MOUVEMENT DE LIBERATION NATIONALE  
DU PEUPLE BRETON POUR LE SOCIALISME  
AUTOGESTIONNAIRE

Abonnement annuel : 30 F

à Emgann,

Ar Skern, Plougin,

29 262 Gwitalmeze



**Dalc'homp sonj!**

(souvenons-nous)

Revue historique Bretonne - Trimestrielle

Abonnement annuel : 35 F

à Dalc'homp Sonj

36 rue Emile Zola,

56 100 An Orient / Lorient

Demandez BREIZH à votre marchand de journaux

# breizh

«La conservation des groupes naturels est donc, pour l'exercice de la puissance électorale, de la plus haute importance : c'est une condition essentielle du vote. Sans elle, point d'originalité, point de franchise, point de signification nettement accusée dans les suffrages...

La destruction des groupes naturels dans les opérations électorales serait la destruction morale de la nationalité même, la négation de la pensée de la révolution.»

la base inorganique des suffrages «ne tend rien de moins qu'à anéantir la vie politique dans les villes, communes et départements ; et, par cette destruction de toute autonomie municipale et régionale, à arrêter dans son développement le suffrage universel.»

Proudhon, - 1863.